FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 916

MARS 2022

Supplément de L'ÉQUIPE n° 24 683 - 12 mars 2022 – Ne peut être vendu séparément. Louis Canadas/L'Équipe

ENTRETIEN

"JE M'EN SOUVIENDRAI TOUTE MA VIE"

Sadio Mané

BALLON D'OR

4 changements pour l'histoire

+

ENQUÊTE

Ces fumeux conseils de famille

AU TABLEAU !

Comment Luis Fernandez a piégé le Barça de Cruyff

PORTRAIT

Riolo, la tête à clashes

L'ÉQUIPE DE GREG

DIFFUSEUR OFFICIEL

de débats enthousiastes

DIFFUSEUR OFFICIEL

de fous rires

DIFFUSEUR OFFICIEL

de chroniqueurs passionnés

du lundi au vendredi à 17h15

la chaine L'ÉQUIPE

photos L'Équipe / DR

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton, Sami Belhadj

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Christophe Larcher, Roberto Notarianni, Thomas Simon, Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

ACPM

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

LE CRÉPUSCULE DES DEUX

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

Depuis qu'ils ont quitté leur monde d'extraterrestres pour rejoindre, petit à petit au cours des derniers mois, celui du camp des vulgum pecus, Leo Messi et Cristiano Ronaldo sont parfois victimes de procès en légitimité qui nous glacent. Et qui en disent beaucoup sur les devoirs de mémoire qui sont souvent faits à la va-vite.

Il ne s'agit pas de défendre l'indéfendable. Oui, les deux compères, à désormais 34 et 37 ans, sont moins bluffants, moins saisissants. Un peu moins BO, quoi. Eux qui ont bâti une partie de leur réputation sur leurs statistiques feraient presque peine à voir avec leurs vingt-deux buts en commun inscrits cette saison, eux qui dépassent la trentaine de pions – chacun de leur côté – depuis maintenant presque quinze ans. Et alors ?

Ne pourrait-on pas leur accorder une dispense et surtout manifester un peu d'indulgence à la vue de ce qu'ils nous ont "donné" au XXIe siècle ? C'est toujours compliqué d'assister au déclin de nos héros. Ça ne colle tellement pas avec le sentiment de surpuissance et d'excellence qui a escorté nos années foot avec ces deux-là, et pas seulement lorsqu'il s'agissait de recompter à l'automne les voix des jurés du Ballon d'Or. Eux qui ont repoussé les limites, les records, le raisonnable, les lois de la gravité, l'âge de la retraite au plus haut niveau et les propositions exotiques ont gagné le droit à la reconnaissance éternelle. Et au collier d'immunité qui protège à vie les faiseurs de rêves.

En ces temps si économes en aubaines, profitons. De notre chance. De leurs ultimes griffures de bêtes forcément (un peu) blessées. De leur résistance à la norme. De leurs dernières volontés. Comme dans une espèce de tournée des dieux. ●

Franck Faugère/L'Équipe

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
● **Chez votre marchand de journaux**
● **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Sommaire

BALLON D'OR

6 Décryptage
Quatre changements pour l'histoire

ZONE MIXTE

10 Instantané
Le blues partout, même à Chelsea

12 Mon héroïne
Appelez-la Trinity !

14 Cazarre
Larmes rouges

À L'AFFICHE

16 Entretien
Sadio Mané : "C'est déjà une grande victoire que de résister à tout « ça »"

26 Data zone
Profession dynamiteurs

28 Portrait
Daniel Riolo, derrière la tête à clashes

32 Enquête
Family Business

38 Reportage
Peter Luccin, le bon plan américain

44 Au tableau !
PSG-Barça 1995 : Luis Fernandez piège Johan Cruyff

TEMPS ADDITIONNEL

52 Ville de foot
Bucarest la farouche

58 Tendances
Pas assez show !

BALLON D'OR

60 Sur les traces de...
Sammer, le "râleur" s'est bien détendu

66 Paroles de juré
Gordon Watson : "Je ne prétends pas détenir la recette magique"

67 Tellement BO
L'honneur des sans-grade

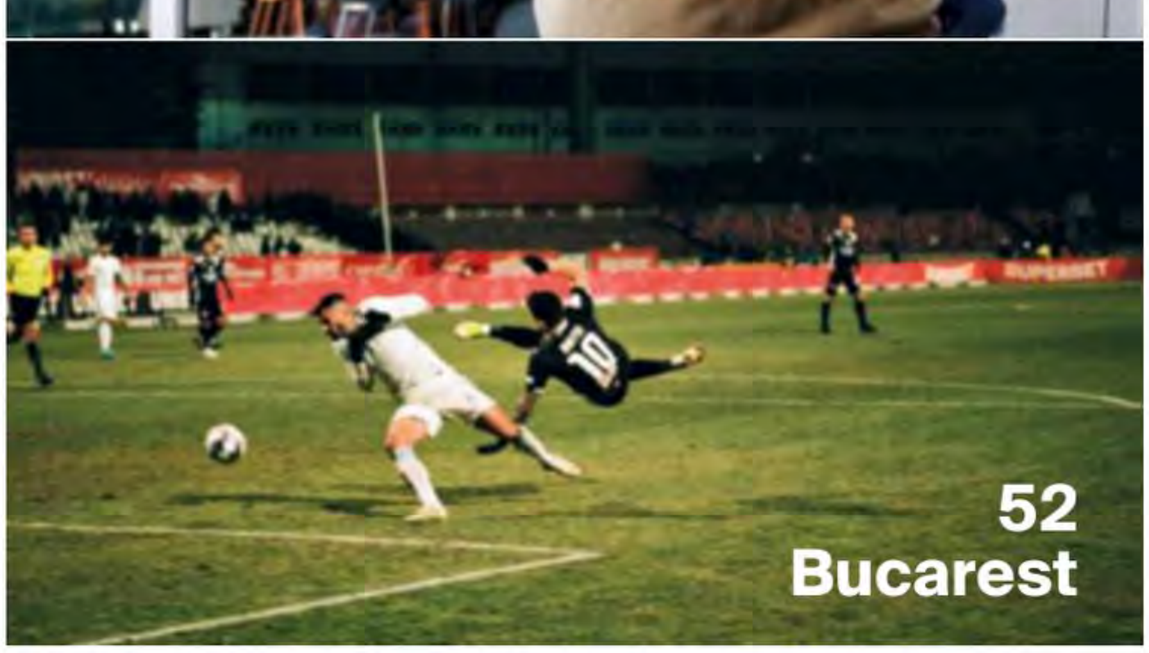
70 Pas trop cliché
Un génie venu d'Ukraine

6
Ballon d'Or

16
Sadio Mané

38
Peter Luccin

44
Luis Fernandez


52
Bucarest

Baptiste Paquot/L'Équipe - Louis Canadas/L'Équipe - Julien Kibler/L'Équipe - Étienne Garnier/L'Équipe - Christophe Berlet/L'Équipe

PRIME VIDEO.
LE MEILLEUR
DU FOOT.

prime video

LIGUE 1
Uber Eats

Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime.

Pour devenir membre Amazon Prime, voir prix et conditions sur **amazon.fr/prime**. Désabonnez-vous de la chaîne à tout moment. Voir conditions générales sur **primevideo.com**

4 CHANGEMENTS POUR L'HISTOIRE

Pour gagner en cohérence, en lisibilité et en clarté, plusieurs évolutions vont intervenir dans le BO. À commencer par le calendrier, qui s'appuiera désormais sur celui des saisons de football.

Par Pascal Ferré. Illustration Renaud Didierjean.

Né avec l'insouciance d'un pari sans lendemain destiné à surtout animer les pages d'un journal en fin d'année, le Ballon d'Or est toujours là, soixante-six ans après. Avec le même triptyque simplissime : un règlement, un jury de journalistes et un trophée. Certes il a pu – et dû – évoluer pour élargir son spectre européen initial. En 1995, d'abord, en s'étendant aux joueurs du monde entier évoluant dans un Championnat européen. Puis en 2007 pour une ouverture totale, sans distinction de nationalité ni de territoire. Et en 2018 avec la création du Ballon d'Or féminin. Des évolutions majeures qui ont permis au BO de s'ancrer à chaque fois un petit peu plus et un petit peu mieux dans les réalités du football contemporain. Le BO n'est pas une nature morte. C'est même une matière très vivante. Qui doit constamment réussir le grand écart entre la tradition et la modernité. Question de survie, de crédibilité, de légitimité et d'attractivité. Rien que ça. Mais surtout ça. Aussi, il nous est apparu cette année que le Ballon d'Or se devait d'évoluer. Pour toujours mieux se renouveler. Ça pourrait être perçu comme une réponse à des critiques, parfois pertinentes. Mais il s'agit surtout d'une volonté affirmée, après soixante-cinq éditions, de sans cesse veiller à l'irréprochabilité et l'exemplarité du trophée. Parfois engoncé dans quelques habitudes un peu surannées, le Ballon d'Or se propose une petite cure de jouvence et de légères transformations afin de rester parfaitement connecté aux exigences, aux spécificités et aux évolutions du football contemporain. Les quatre changements détaillés ci-après, et qui interviendront dès la prochaine édition, ont pour but de consolider les conditions et les principes d'une élection dont la transparence et l'équité restent les piliers. P. F.

1

Un calendrier plus cohérent

Parce qu'à l'origine la récompense a été pensée pour célébrer le meilleur joueur de l'année, depuis, aucune évolution n'est intervenue à ce niveau-là. Le BO célèbre le plus fort de janvier à décembre, ce qui oblige, de facto, à juger et jauger deux demi-saisons – janvier-juillet et août-décembre (assorti parfois de changements de club en intersaison) – plutôt qu'une saison dans sa globalité et sa continuité. Aussi, en procédant à un léger décalage dans le temps, avec un abandon du rythme calendaire et un alignement du BO (hommes et femmes) sur la saisonnalité classique du foot – du mois d'août, qui coïncide avec l'entame des championnats majeurs et des tours préliminaires européens, au mois de juillet suivant qui correspond au baisser de rideau de toutes les compétitions, nationales et internationales, sélections incluses – on aboutit à une clarification des performances à comptabiliser et à évaluer. La prochaine édition prendra donc en compte l'intégralité de la saison 2021-22 qui se terminera avec l'Euro féminin (6-31 juillet 2022). La Coupe du monde au Qatar (21 novembre-18 décembre 2022) intègrera en revanche l'édition du Ballon d'Or 2023.

Le scrutin porte désormais sur la saison. Les joueurs seront jugés, notamment, sur l'ensemble d'une Ligue des champions comme ici Kai Havertz (Chelsea) lors de la finale 2021 contre Manchester City.

2

Des listes encore plus solides

Parce que le Ballon d'Or débute dès l'élaboration des fameuses listes de nommés (trente pour les hommes, vingt pour les femmes et dix pour les Trophées Yachine et Kopa), il a été décidé de renforcer cette étape essentielle. Afin de présenter une sélection de prétendants la plus juste, indiscutable et pertinente possible, a-t-on acté de faire évoluer le process qui, jusqu'alors, impliquait surtout la rédaction de *France Football*. Aux listes des journalistes de *FF* (et de *L'Équipe*) viendront désormais s'ajouter celles de l'ambassadeur du BO Didier Drogba (pour le BO hommes et les Trophées Yachine et Kopa) ainsi que celle du votant qui se sera montré le plus perspicace lors de l'édition précédente. Chez les hommes, pour la prochaine édition, ce sera le Vietnamien Truong Anh Ngoc (*The Thao & Van Hoa*), lequel a donné le quinté exact comme le Néo-Zélandais Gordon Watson (OFC TV), toutefois moins pertinent sur le Trophée Yachine. Chez les femmes, ce sera à la jurée tchèque Karolina Hlavackova (Ruik), la seule à avoir donné le bon podium, de livrer ses vingt postulantes. De ces listes plurielles naîtront les listes officielles définitives qui seront dévoilées au mois de septembre.

Pour concourir, joueuses et joueurs devront être retenus par les journalistes de *France Football* et *L'Équipe,* Didier Drogba mais aussi les jurés les plus perspicaces de l'édition précédente.

Bernard Papon/L'Équipe -Julien Scussel/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe

3

Un mode de scrutin plus exigeant

Parce que le Ballon d'Or est passé de seize jurés européens (1956) à cent-soixante-dix (2021) répartis dans le monde entier, il peut s'enorgueillir d'une universalité épatante et incontestable. C'est ce qui participe à son rayonnement et sa réputation. Pour autant, le jugement est-il dix fois plus fin et meilleur avec dix fois plus de jurés ? Le gigantisme du jury ne pouvait-il pas finir par le fragiliser ? L'ouverture aux "petits" pays (ceux qui n'ont ni une grosse culture foot naturelle ni une légitimité historique et des accès pas toujours évidents aux images des principales compétitions) ne risquait-il pas de temps à autre de parasiter le scrutin, faute d'une connaissance ou d'une expertise à la hauteur ? Comme il n'est pas question d'abandonner le principe démocratique fondateur (toutes les voix se valent, quel que soit le pays), l'idée est donc de circonscrire le jury à une "élite", à de vrais connaisseurs. Ainsi, seuls les représentants des cent premiers pays au classement FIFA (et les cinquante pour les femmes) seront "qualifiés" pour voter. Un resserrement qui renforce le niveau d'expertise et limite les (rares) votes fantaisistes. Ce qui sera perdu en pittoresque sera gagné en légitimité et en fiabilité.

Seuls les représentants des cent premiers au classement FIFA et les cinquante pour les femmes voteront pour estimer les performances des grands comme Robert Lewandowski, ici avec Didier Drogba.

4

Un règlement plus clair

Parce que le règlement n'a pas beaucoup évolué depuis son origine et que les critères donnent fréquemment lieu à des débats, il nous est apparu opportun de rafraîchir la hiérarchie des éléments constitutifs au vote pour davantage de cohérence et de clarté. Et éviter les éventuelles ambiguïtés. Le Ballon d'Or est une récompense individuelle. Aussi, logiquement, le critère numéro 1 s'attachera en priorité aux performances individuelles et au caractère décisif et impressionnant des prétendants. Puisque le football reste malgré tout un sport collectif, le critère numéro 2 s'intéressera aux performances collectives et au palmarès accumulés au cours de la saison. Enfin, le critère numéro 3 concernera la classe du joueur et son sens du fair-play. Parce que l'exemplarité compte aussi. Les plus attentifs auront remarqué la disparition du critère "carrière du joueur". Une manière de considérer la course au Ballon d'Or comme une compétition ouverte, et non comme une chasse gardée.

L'Espagnole Alexia Putellas et l'Argentin Lionel Messi, les lauréats 2021, répondaient aux trois critères de jugement : performances individuelles, performances collectives et classe et fair-play.

ZONE MIXTE

Instantané

LE BLUES PARTOUT, MÊME À CHELSEA

Un drapeau bleu et jaune frappé du logo de Chelsea. Dimanche 27 février, trois jours après le déclenchement de la guerre par la Russie, des supporters du club londonien se sont montrés solidaires du peuple ukrainien lors de la finale de Coupe de la Ligue anglaise perdue contre Liverpool (0-0, 10 t.a.b. à 11). En raison de ce conflit et des sanctions occidentales contre le régime et les oligarques russes, le propriétaire des Blues, Roman Abramovitch, aux manettes depuis 2003, annoncera ensuite la mise en vente du club.

Photo
PA Images/Alamy Stock Photo

APPELEZ-LA TRINITY !

La fille de Dennis Rodman, l'ancien basketteur des Bulls, bat les records de précocité aux États-Unis. À 19 ans, l'attaquante de Washington est déjà la joueuse la mieux payée de la Ligue.

Par Maxime Aubin

"Et en deuxième position de la draft 2021, le Washington Spirit sélectionne : Trinity Rodman." Tout est allé si vite. Un an seulement avant cette soirée fatidique du 13 janvier 2021, Trinity Rodman jouait encore avec les Socal Blues, son petit club d'enfance situé à Laguna Hills, au sud de Los Angeles. Décidée à faire du football son métier, la fille de Dennis Rodman s'inscrit début 2020 à l'université d'État de Washington, passage obligé pour espérer être sélectionnée en National Women Soccer League (NWSL). Mais le Covid pointe le bout de son nez, forçant l'annulation de la saison universitaire et une partie de l'année scolaire. Officiellement toujours inscrite à l'école, Trinity Rodman choisit quelques mois plus tard d'inscrire son nom à la draft 2021. Elle ne le sait pas encore, mais sa décision va marquer le début d'une véritable success story pour l'adolescente alors âgée de 18 ans.

Meilleure jeune dès sa première saison

Car, en signant avec le Spirit de Washington en janvier 2021, Trinity Rodman marque déjà l'histoire en devenant la plus jeune joueuse draftée. Et ce n'est que le début. Elle enchaîne une saison impressionnante avec sept buts et sept passes décisives en 25 matches, remportant le titre de meilleure jeune joueuse de l'année. Washington remporte même son premier titre de champion des États-Unis en novembre, grâce à sa victoire 2-1 sur les Red Stars de Chicago. "Trinity n'était pas vraiment connue avant sa première saison pro. Elle doit sa notoriété récente à ses performances, et non à son nom de famille", explique Jessa Braun, journaliste pour Just Women's Sports, site américain dédié au sport féminin. "Elle peut jouer en 9 ou sur l'aile dans une attaque à trois. Elle est très complète malgré son âge. Rapide, technique, elle possède une bonne frappe de balle et un bon jeu de tête." Le tout allié à une envie et une énergie folles. "Elle dégage une mentalité de vainqueure et de leader. Le Spirit est réputé pour être une équipe de seconde période qui n'abandonne jamais. Et, quand Trinity impulse la révolte, c'est toute l'équipe qui la suit", ajoute la journaliste.

"Ma mère est mon modèle"

Une question légitime se pose alors. À quel point Dennis Rodman, quintuple champion NBA dans les années 1990 et réputé pour sa combativité sur les parquets, a-t-il influencé la personnalité de sa fille ? "Elle a sa manière de penser et d'être une championne, et ne veut pas être comparée à son père", rétorque Braun. Trinity Rodman a grandi en Californie avec sa mère, Michelle Moyer, qui a connu une brève carrière d'actrice et de chanteuse après avoir rencontré Dennis Rodman en 1999. Marié en 2003, le couple s'est séparé dès l'année suivante avant de divorcer en 2012. "Ma mère n'a jamais été une star de la NBA, mais elle a une mentalité de gagnante et est une femme extrêmement forte. C'est elle, mon modèle", déclarait ainsi Trinity Rodman au *Guardian* en avril 2021.
Absent et fantasque dans l'éducation de sa fille, Dennis Rodman a resurgi dans sa vie en novembre dernier lors d'un match du Spirit. Un moment chargé en émotion pour l'attaquante. "Après des années, mon père m'a fait la surprise de venir à l'un de mes matches. J'étais en état de choc, heureuse et triste de le voir", a-t-elle écrit sur

12

Orlando Ramirez-USA Today Sports/Presse Sports - Jordan Prather/USA Today Sports/Presse Sports

Instagram avant d'ajouter : "Mon père ne joue pas un rôle important dans ma vie, et peu de gens le savent mais nous ne sommes pas d'accord sur grand-chose avec lui. Je passe des mois, voire des années sans avoir de ses nouvelles."

DJ Rodman, son deuxième allié

En dehors de sa mère, Trinity peut compter sur l'appui indéfectible de son frère aîné, Dennis Junior, dit "DJ". À 20 ans, le jeune homme de 1,98 m est également un grand sportif. Mais, comme son père, il a choisi le basket-ball et joue au poste d'ailier à l'université d'État de Washington. Le frère et la sœur, qui n'ont que treize mois d'écart, ont grandi ensemble et c'est avec "DJ" que Trinity a découvert le football. "Il a essayé mais ça n'a pas marché pour lui. Il n'aimait pas jouer avec ses pieds. C'était drôle, car j'ai essayé ensuite de le convaincre de revenir au foot au moins autant que lui a essayé de me convaincre de choisir le basket", confie Trinity Rodman dans son interview au *Guardian.*

Inséparable de DJ, la footballeuse aurait dû signer pour le prestigieux programme de foot de l'université de Californie (UCLA) début 2020, mais elle s'est ravisée au dernier moment pour rejoindre son grand frère à Washington.

"Mon père ne joue pas un rôle important dans ma vie. (...) Je passe des années sans avoir de ses nouvelles"

Un contrat à 1,1 million de dollars

Puisqu'une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, Trinity Rodman a été appelée en équipe nationale américaine en janvier dernier à l'occasion d'un camp de présaison, avant de décrocher sa première sélection le 17 février face à la République tchèque (0-0) lors de la SheBelieves Cup, un tournoi international remporté par la Team US. "Elle est entrée en seconde période et a failli marquer tout de suite. Elle arrive sur la pointe des pieds, dans une équipe incroyable qui a tout gagné. J'aime la façon dont Vlatko Andonovski *(NDLR : le sélectionneur depuis 2019)* la gère en l'intégrant petit à petit et en lui faisant comprendre que rien ne sera facile", analyse Jessa Braun. Le statut de Trinity Rodman a pourtant radicalement changé depuis le 2 février, puisque l'athlète a signé le plus gros contrat de l'histoire de la NWSL. Elle touchera 1,1 million de dollars (environ 1 M€) sur les quatre prochaines saisons, soit 275 000 dollars (environ 250 000 €) par saison. Une rémunération supérieure à des stars de l'équipe nationale comme Alex Morgan (Wave de San Diego) ou Megan Rapinoe (OL Reign). "C'est un peu effrayant pour une si jeune joueuse. J'espère que ça ne va pas lui mettre trop de pression", commente Braun, qui voit malgré tout d'un bon œil l'investissement réalisé par Washington. "Elle peut devenir la meilleure joueuse de la Ligue dans les années à venir, sans aucun doute. On ne cesse de répéter qu'il faut investir dans le foot féminin. C'est fait avec Trinity, et c'est un très bon exemple pour le sport féminin en général." ⬢

Technique, rapide, puissante, Trinity Rodman a déjà honoré sa première cape avec les États-Unis le 17 février.

LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

LARMES ROUGES

Si j'étais mauvais esprit, je me dirais d'office que cette histoire ukrainienne nous fera moins cher le déplacement en cas de finale de Ligue des champions pour le PSG. Si j'étais mauvais esprit, je dirais direct que ça remettrait le Qatar du côté des gentils, vu qu'ils ont du gaz qui n'est pas russe... Si je n'étais pas mauvais esprit, ben je ne serais pas en train d'écrire ma chronique dans *France Football,* mais pour la rubrique "sport et steak de tofu" de chez Yann Barthès. Je sais ce que tu te dis en fronçant le sourcil : "Hé ! L'autre gugusse, il a la jambe bien légère sur un sujet aussi touchy." Premièrement, j'ai pas de leçon à recevoir, à part de Monique, ma monitrice de l'ESF qui essaie depuis trente ans à m'apprendre le chasse-neige et, deuxièmement, je fais partie de ce qu'on appelle les pragmatiques (Charles Sanders Peirce, William James ou Pascal Dupraz).

La géopolitique étant plus complexe que la règle du hors-jeu pour ma belle-sœur, je ne m'aventurerais pas à sortir des arguments massue pour défendre le chef de l'État le plus botoxé depuis le roi du bunga bunga milanais. Moi, mon truc, c'est le foot. Avec tonton Vladosh, on a visiblement affaire à un fan du Gegenpressing qui veut passer la partie dans ton camp et t'empêcher de relancer.

J'aime pas dire du bien des mecs en costard qui cirent les bancs de Bruxelles, mais j'avoue que le boycott, ça, c'est une tactique qui peut s'avérer payante si on va en prolongation. Quand on voit les oligarques se pavaner sur la Riviera trois cents jours par an, on imagine facilement que se contenter des plages de la baie de l'Oussouri ou des casinos d'Odessa, ça les fait rêver moyen... Sinon, ça sert à quoi d'être milliardaire ? Bande de nases.

Le père Abramovitch, il est obligé de refourguer son jouet londonien moins d'un an après avoir soulevé les grandes oreilles de la coupe... C'est ballot. En bon gilet jaune, ça fait toujours un peu plaisir qu'un mec plein aux as avec l'accent d'un méchant de James Bond se retrouve le cul par terre (toutes proportions gardées). Mais faut-il sanctionner les athlètes russes ? J'ai bien observé Alexandre Golovine sur le banc des remplaçants, il ne m'avait pas l'air prêt à bondir sur le premier pote de Chevtchenko qu'il croiserait en entrant en jeu. Oh, et puis flûte, comme disait Sébastien aux JO de Barcelone, faisons plus simple, boycottons tout ce qui est russe sans exception. Plus de cigarette russe dans les gâteaux ni sur les boules de glace en terrasse à Trouville, et ma cassette VHS best of des rencontres Karpov-Kasparov, à la poubelle ! Finalement, c'est gérable, mais espérons ne jamais déclarer la guerre à l'Italie, je ne pourrais pas me passer plus de quinze jours de farfalle al pesto ou du dernier live d'Eros Ramazzotti.

Plus de cigarette russe sur les boules de glace en terrasse à Trouville

14

Étienne Garnier/L'Équipe

L'ÉQUIPE DU SOIR

DIFFUSEUR OFFICIEL

de décryptages sportifs

DIFFUSEUR OFFICIEL

d'analyses en profondeur

DIFFUSEUR OFFICIEL

de chroniqueurs passionnés

du lundi au vendredi à 19h45 et 22h30 — dimanche à 22h30

la chaine L'ÉQUIPE

photos L'Équipe / DR

SADIO MANÉ

“C'EST DÉJÀ UNE GRANDE VICTOIRE QUE DE RÉSISTER À TOUT «ÇA»”

Héros du sacre sénégalais à la Coupe d'Afrique des nations, en février, l'attaquant de Liverpool assume sa différence au sein d'un milieu où sa réserve, sa modestie et sa normalité revendiquée font de lui un élément forcément à part.

Par Pascal Ferré,
à Liverpool

Photo
Louis Canadas/L'Équipe

À bientôt 30 ans, le Sénégalais est assis en bonne compagnie sur les hauteurs du foot africain actuel, auprès des Mo Salah, Riyad Mahrez ou Édouard Mendy.

Sadio Mané
29 ans. Né le 10 avril 1992, à Sédhiou (Sénégal), 1,75 m ; 69 kg. Attaquant. International sénégalais (87 sélections, 30 buts).

Parcours
FC Metz (2011-12), RB Salzbourg (2012-2014), Southampton (2014-2016), Liverpool (depuis 2016).

Palmarès
Coupe d'Afrique des nations (2022) ; Ligue des champions (2019) ; Mondial des clubs (2019) ; Championnat d'Autriche (2014, 2015) ; Championnat d'Angleterre (2020) ; Coupe de la Ligue anglaise (2022).

"À quoi pensait le petit garçon du village de Bambali *(en Casamance, à 300 km de Dakar)* en se dirigeant vers le point de penalty le 6 février lors des tirs au but en finale de la CAN Sénégal-Égypte *(0-0 a.p., 4 t.a.b. à 2)* ?
Au moment d'y aller, en regardant au loin le point de penalty, je me suis d'abord dit : « Qu'est-ce que ça va être long comme chemin… ! » Franchement, j'avoue que j'aurais préféré ne faire que dix mètres avant de tirer. Mais, finalement, ça m'a permis de me calmer petit à petit. Ça se bousculait pourtant beaucoup dans ma tête. Je me disais que dix-sept millions de Sénégalais m'attendaient, me regardaient. Ça fait lourd sur les épaules. Je n'avais pas le droit de les décevoir. Je me demandais également comment j'allais tromper ce gardien *(Gabal)* qui avait arrêté mon penalty quelques minutes plus tôt. Il fallait que je me rattrape absolument. Mais, bizarrement, plus je me rapprochais et plus j'étais rassuré. Je me répétais aussi tout ce que venaient de me dire mes coéquipiers, juste avant que je ne parte tirer. Ils m'ont entouré en me disant : « Sadio, on va le faire. On a totale confiance en toi. On va réussir tous ensemble comme depuis le début de la compétition. » Cette force collective, c'est celle-là qui nous a permis d'aller jusqu'au bout et qui m'a évité de trembler.

"Ma mère m'a avoué avoir perdu sept kilos durant la CAN tellement elle stressait"

Quand on sait qu'il s'agit sans doute de la frappe la plus importante de sa carrière, comment s'y prend-on pour faire le vide ?
Bien sûr que c'était important pour moi, mais ça l'était encore beaucoup plus pour le Sénégal, qui n'avait encore jamais gagné la CAN. La victoire était juste au bout de mon pied. L'histoire également. J'ai fini par positiver, pour m'aider à me relâcher de plus en plus. En me convainquant que tout allait bien se passer. Et pour la frappe, j'ai finalement changé d'avis sur le côté au tout dernier moment, pendant ma course d'élan. Je ne sais pas trop pourquoi. En revanche, j'ai la conviction maintenant que c'était vraiment la frappe la plus importante de ma carrière.

Juste avant la frappe, on vous a vu lever les yeux au ciel…
On est tous plus ou moins croyants. Moi, on sait que je le suis beaucoup *(NDLR : de confession musulmane)*. Et c'est vrai qu'au moment de m'élancer, comme d'autres font des prières, moi j'ai demandé un peu d'aide au Tout-Puissant. Car j'en avais bien besoin à ce moment-là. Et je me suis dit : « Sadio, c'est ton moment, il faut y aller maintenant. Fais-toi confiance. »

Aviez-vous déjà éprouvé une pareille trouille sur un terrain ?
Ce n'était pas de la peur. C'était plutôt une immense émotion qui m'étreignait et qu'il fallait absolument maîtriser.

Au moment où le ballon entre dans le but, que se passe-t-il dans votre tête ?
Cette émotion-là, elle est grandiose. C'est la première fois que cela m'arrive avec une telle intensité. C'était tellement fort que j'ai mis du temps avant de réaliser. Comme si tout s'était bloqué dans ma tête. En voyant le ballon secouer les filets, j'ai eu des sensations que je n'avais jamais connues. D'une force incroyable. Et puis, alors que je planais encore, je me souviens qu'Idrissa « Gana » Gueye est venu pour me serrer

"*(Face à l'Égypte),* j'ai la conviction que c'était la frappe la plus importante de ma carrière"

dans ses bras en me répétant : « On l'a fait, on l'a fait, on l'a fait, Sadio ! » C'était comme dans un rêve. Et je ne voulais surtout pas me réveiller.

Combien de temps êtes-vous resté sur votre nuage ?
Si je vous le dis, vous ne me croirez pas…

Dites quand même…
En fait, parfois encore, j'ai du mal à réaliser, même plus d'un mois après. Je suis seul dans mon salon et là je me mets à sourire et à me dire : « Ah oui, on l'a fait, on a gagné la CAN. » Comme si j'avais besoin de me le répéter souvent pour y croire, tellement c'est énorme. Pourtant, je sais un peu ce que c'est de gagner. J'ai déjà remporté une Ligue des champions et un Mondial des clubs en 2019, une Premier League en 2020… Mais là, ça surpasse tout. Il ne se passe pas une heure sans que j'y repense. Au point que, quand j'appelle encore des amis, je ne peux pas m'empêcher de leur dire : « Hé, mon frère, on a gagné la CAN ! » *(Il éclate de rire.)* En fait, je crois que le petit gamin de Bambali a juste du mal à réaliser qu'il a accompli son rêve le plus fou, celui auquel il n'imaginait même pas avoir droit. Je me revois encore écouter à la radio les matches des Lions parce qu'on n'avait pas la télé. Je les imaginais sur la pelouse, je tremblais avec eux. Et j'exultais avec eux. Ils me faisaient rêver. Et maintenant, c'est moi qui rêve avec eux. Et je ne veux surtout pas que ça s'arrête.

Qu'êtes-vous allé dire à Mo Salah, votre partenaire en club, pour tenter de le consoler ?
On s'était beaucoup chambrés avant la CAN et je me doutais qu'il était forcément très déçu. Je n'allais tout de même pas le laisser sans un mot. Ce que j'ai fait, il l'aurait fait de la même manière si le sort avait été contraire. Je lui ai dit des mots assez simples pour essayer de le réconforter, en lui demandant de ne pas se laisser abattre.

Surtout qu'il pourra prendre sa revanche dans quelques jours à l'occasion des barrages qualificatifs pour la Coupe du monde *(le 25 mars au Caire et le 29 mars à Diamniadio)*…
Ça ne va pas être facile de retrouver cette équipe revancharde. Mais je pense que le Sénégal sera prêt.

À l'issue de la finale, pour qui a été votre premier coup de téléphone ? Pour votre maman, Satou Touré, qui vous avait engueulé au bout du fil lors de votre venue pour un stage à Metz en 2011 parce que vous ne l'aviez pas prévenue ?
Forcément. Je me souviens de ce coup de fil. Quand je l'ai appelée, elle m'a dit : « Qu'est-ce que tu es parti faire •••

Après le tir au but manqué par l'Égyptien Lasheen, en finale de la CAN, Sadio Mané se dirige vers le point de penalty, d'où il parachèvera le premier succès des Lions de la Teranga dans la compétition.

Daniel Beloumou Olomo/AFP

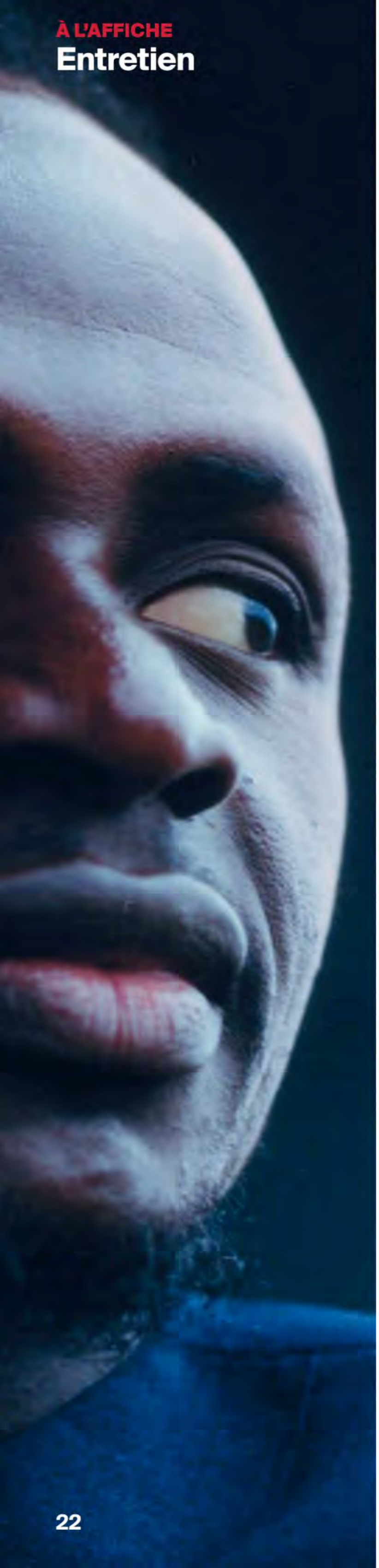
Avant de célébrer ses buts à Anfield, comme ici en 2020, Mané a emprunté un long chemin, depuis le village de Bambali où, enfant, il courait tous les matins.

PA Images/Alamy Stock Photo

••• là-bas ? Tu te fatigues pour rien. Je connais plein de footballeurs meilleurs que toi qui ont passé leur vie à courir après leur rêve sans y parvenir et se retrouvent sans rien après. Alors, arrête tes bêtises, rentre et retourne à l'école ! » Heureusement, je ne l'ai pas écoutée. *(Il marque une pause.)* Mais après, elle m'a beaucoup aidé. On s'appelle chaque jour. Et le soir de la finale, comme d'habitude, elle n'a pas regardé le match car elle a trop peur. Elle m'a avoué avoir perdu sept kilos durant la CAN tellement elle stressait. Au bout du fil, je lui ai alors dit : « Maintenant, il faut aller manger car c'est fini. On a gagné. » Elle m'a répondu : « Ah, vous avez vraiment gagné ? » C'est certainement la seule Sénégalaise qui n'était pas devant son poste de télévision ce soir-là. Pourtant, il y avait plus de trois cents personnes devant chez moi qui tentaient de tout lui raconter. Mais elle ne voulait pas trop écouter. Après mon penalty raté, elle m'a expliqué qu'elle était allée s'isoler à côté du fleuve. C'est de là qu'elle m'a envoyé toutes ses prières.

Votre idole El-Hadji Diouf était présent à Yaoundé, comme d'autres membres de la fameuse génération de 2002 *(quart-finaliste du Mondial).*
Que vous a-t-il dit ?
Il a fait partie d'une génération qui était peut-être plus talentueuse que la nôtre. Mais ils n'ont pas pu aller jusqu'au bout. Alors, surpasser les résultats de ces joueurs-là, forcément, ça marque. Et je n'oublierai pas leurs gentils mots ni leur danse dialgati qui a duré toute la nuit, toutes générations confondues, avec notre coach Aliou Cissé. C'était vraiment beau.

À quoi ont ressemblé les jours d'après à Dakar ? Vous, le réservé, vous êtes-vous pour une fois lâché ?
J'ai fait comme tout le monde, on a tous relâché. Vraiment ! *(Il pouffe.)* C'est la première fois que ça m'arrive. J'ai appris à danser avec mes coéquipiers, toute la nuit. On n'a fait que danser, sans dormir. Je n'oublierai jamais ces moments de partage, c'était génial. Et voir toute cette foule réunie sur notre passage, je m'en souviendrai toute ma vie. Habituellement, il faut une quarantaine de minutes pour aller de l'aéroport au palais présidentiel. Là, •••



L'anti-héros, ici au côté de Dieng au soir du sacre sénégalais, a forcé sa nature pour se raconter.

Sadio Mané pose un regard distancié et lucide sur le milieu du football.

••• nous avons mis huit heures ! Mais je ne regrette pas une minute tellement c'était beau et fou à la fois.

Vous avez dû croiser plein de petits garçons, pareils à celui que vous étiez…
Bien sûr. Voir tous ces gamins heureux, vous ne pouvez pas imaginer ce que cela représente, surtout en ces moments parfois durs. Tous ces sourires, ces cris, ça vaut de l'or. C'est gravé en moi à jamais.

Quel conseil donneriez-vous à un gamin sénégalais qui voudrait vous imiter ? D'aller faire un footing d'une douzaine de bornes tous les matins, comme vous avant d'aller à l'école ?
De surtout toujours croire en ses rêves. C'est ce que moi, petit garçon de Bambali, je fais depuis le début. Et c'est le message que je répète à tous ceux que je croise dans le cadre de ma mission d'ambassadeur pour l'éducation des jeunes. Si vous avez un projet, il ne faut pas seulement y croire très fort, il faut surtout s'en donner les moyens. Moi, c'est vrai, au village, je me levais tôt le matin pour aller faire mes footings avant l'école. Je savais que la réussite passait par la souffrance. Au-delà de la résistance physique, ces séances me permettaient de tester ma motivation, jour après jour. Je n'ai jamais lâché. C'est un peu devenu ma marque de fabrique, autant sur les terrains qu'en dehors. J'ai une grosse volonté. Parce que j'ai toujours faim, en fait. Je ne suis jamais rassasié.

Avez-vous pu croiser Senghor, le vieil homme de Kodji auquel vous devez beaucoup parce qu'il vous avait permis un jour de rejoindre Dakar, là où tout a commencé ?
Non, je ne l'ai pas vu mais je l'ai eu au téléphone. Il fait partie de ceux qui ont changé ma vie. Moi qui lui avais volé tant de noix de cajou, je me souviendrai toujours de la fois où il m'a convoqué. Ça fait partie de mon histoire. Je pensais que c'était pour me faire à nouveau la leçon. Mais pas du tout : c'était pour m'aider à aller tenter ma chance loin de Bambali parce qu'il avait entendu parler de mes talents de footballeur. Sans lui, je ne sais pas si j'aurais pu un jour y arriver.

Quand irez-vous fêter ça chez vous, à Bambali ?
Généralement, chaque mois de juin, je passe par là-bas. Parce que j'en ai besoin. De revoir tous les miens. Mais aussi de me

“Je suis sûr que Mbappé se plairait à Liverpool”

Ayman Aref/NurPhoto via AFP

rebrancher à mes origines. Là-bas, je redeviens le petit garçon de Bambali. Je monte aux arbres cueillir des mangues, comme lorsque j'étais petit. Je vais au fleuve me baigner avec mes amis. Et je joue au foot aussi, bien sûr, dans la rue. Ça donne des parties extraordinaires, avec les enfants notamment. Si tout se passe bien je reviendrai donc avec la coupe en juin prochain.

Avez-vous pris conscience qu'au Cameroun vous avez perdu quelque chose pour le reste de votre vie : le droit à l'oubli et à la tranquillité ? Désormais, vous êtes à jamais le héros historique des Lions, un statut pas toujours évident à porter et à assumer au sein d'un pays fou de foot…
Pour quelqu'un qui n'aime pas trop se mettre en avant, c'est sûr que ça va être compliqué. Mais je ne voudrais pas que ça reste comme le succès de Sadio Mané. Car c'est faux et ça me gênerait. C'est tout un groupe qui est entré dans l'histoire, pas seulement le dernier tireur.

Depuis le début de votre carrière, vous fuyez souvent la lumière. Et répétez souvent que vous n'êtes pas toujours en phase avec ce milieu bling-bling, ostentatoire. Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous déplaît le plus ?

"Comme je ne peux pas changer le milieu, je m'adapte en faisant attention que le milieu ne me change pas"

Je ne veux surtout pas passer pour un donneur de leçons. Mais c'est vrai qu'il y a certaines valeurs qui circulent qui me gênent un peu par rapport à mon éducation. Mais, plutôt que de critiquer tout haut, je préfère parfois prendre un peu mes distances. L'essentiel est de ne pas changer, et je ne crois pas avoir changé. Et, pour un garçon qui arrive d'un petit village de Casamance, c'est déjà une grande victoire que de résister à tout « ça », non, et de rester plutôt assez simple ?

On peut exister dans ce milieu sans un ego démesuré ?
Bien sûr ! Il y a de la place pour tout le monde, pour tous les tempéraments. Moi, le mien est assez calme et réservé mais ça ne m'empêche pas de me trouver à ma place dans ce milieu. Il n'y a pas que des excès et de la démesure dans le foot. Il y a aussi plein de gens raisonnables, exemplaires, généreux et qui méritent d'être écoutés ou respectés. Moi, je suis Sadio Mané et je fais du Sadio Mané, c'est-à-dire que je suis en effet plus effacé. Mais je suis très heureux de ma situation et de ma vie de footballeur. Comme je ne peux pas changer le milieu, je m'adapte en faisant attention que le milieu ne me change pas. C'est aussi simple que ça.

Une vie à la Neymar ou à la Cristiano Ronaldo, ça ne vous plairait pas ?
Non ! *(Il rit.)* Moi, je les suis sur les réseaux sociaux et ça me suffit. J'aime leur vie extraordinaire mais cette vie-là n'est pas faite pour moi.

Que vous manque-t-il pour franchir le dernier palier et rejoindre tout en haut des escaliers les cadors prétendant au Ballon d'Or ?
La Coupe du monde ! C'est mon nouveau rêve. Avant ça, il va falloir se qualifier mais j'ai envie de croire en des projets un peu fous et celui qui consiste à remporter le Mondial avec le Sénégal en est un. Si on y arrive, forcément, je me rapprocherai un petit peu plus de tous les grands joueurs qui postulent tous les ans au Ballon d'Or.

Le Ballon d'Or, c'est aussi devenu un objectif ?
Si je gagne la Coupe du monde, je pense que ça le sera, oui ! *(Il sourit.)* J'ai telle- •••

Entretien

Le buteur des Reds affirme se détourner des statistiques, pourtant flatteuses le concernant.

••• ment faim que je reste à l'affût de tout ce qu'il y a de bon et de beau à dévorer. Et le Ballon d'Or en fait forcément partie. Mais je ne veux pas trop en parler maintenant.

Vous venez de dépasser Didier Drogba *(107 contre 104)* au plus grand nombre de buts inscrits par un Africain en Premier League, juste derrière Mo Salah *(116)*. C'est important ce genre de statistiques ou vous continuez de ne pas trop vous y intéresser ?
Franchement, je ne m'intéresse pas trop à ces chiffres. Moi, ce qui compte vraiment, ce sont les succès collectifs. Les performances individuelles, je ne passe pas mon temps à les surveiller. Je sais que certains sont obsédés par leurs chiffres mais ce n'est vraiment pas mon cas. Je n'en ai pas besoin pour me motiver ou me situer par rapport à la concurrence. Car un attaquant, ce n'est pas que des chiffres.

Vous allez avoir 30 ans le 10 avril. Qu'aimeriez-vous encore faire avant de finir votre carrière ? Y a-t-il des joueurs ou des entraîneurs avec lesquels vous aimeriez évoluer ?
Moi, ma seule obsession, c'est de continuer à gagner. Vraiment. Mon moteur, c'est celui-là : gagner, gagner et gagner ! Bien sûr, il y a plein de grands joueurs ou de grands coaches que j'aime beaucoup, mais à Liverpool, j'ai déjà plein de grands joueurs et déjà un grand coach aussi. Plus que des grands joueurs, ce sont des grands titres que je veux.

À un an de la fin de votre contrat, de quoi avez-vous envie ? Revenir en France, par exemple, dix ans après l'avoir quittée. C'est quelque chose d'envisageable ?
(Il rit.) Très bonne question. Qu'est-ce que je peux vous répondre alors que je suis toujours sous contrat avec Liverpool et que je n'ai pas l'habitude de parler de ça dans les médias ? Que tout peut arriver dans le foot, par exemple…

On va essayer autrement : jouer avec Mbappé, ça vous plairait ?
Bien sûr ! Ce serait une association exceptionnelle. Il n'a qu'à venir à Liverpool. Je suis sûr qu'il s'y plairait." ⬢ P. F.

Making of

Lieu
Une grande salle lumineuse, avec vue sur les terrains, du centre d'entraînement du LFC, à Kirkby, dans la banlieue nord-est de Liverpool.

Durée
58 minutes.

Tenue
Costume africain en lin, avec chaussures assorties.

Boisson consommée
Aucune.

Autres personnes présentes
Björn Bezemer, son agent.

Niveau de connivence avec l'intervieweur
7/10 puisqu'il s'agissait de notre troisième rencontre.

La note qu'il se donne
9/10.

La note que *FF* lui donne
8/10 pour sa fraîcheur et son authenticité.

La question que l'on a oublié de lui poser
"Qui de Aliou Cissé ou de Jürgen Klopp danse le mieux ?"

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans FF
"Zinédine Zidane, Pape Diouf s'il était encore là, et Olivier Perrin *(ancien responsable de la formation à Metz, désormais en charge de l'Académie de Dakar)*."

John Powell/Liverpool FC via Getty Images

PROFESSION DYNAMITEURS

Par leurs passes, leurs dribbles, leurs projections vers l'avant ou leurs centres, ils sont ceux qui allument la lumière, subliment les actions ou exaltent la finition. Focus sur les créateurs les plus redoutables des 5 grands Championnats.

Par Cédric Chapuis, avec Opta.
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

Chiffres arrêtés au 3 mars 2022.

800 minutes jouées minimum. Stats par 90 minutes.

Les Expected Goals (xG) sont un outil permettant de mesurer et d'évaluer (entre 0 et 1) la qualité de chaque situation de tir, en prenant en compte de multiples variables et précédents. Même procédé pour les Expected Assists (xA), afin d'évaluer la probabilité statistique qu'une dernière passe soit une passe décisive.

L'INSAISISSABLE ADAMA TRAORÉ

La réputation de dribbleur inarrêtable d'Adama Traoré n'est pas volée. L'ancien ailier de Wolverhampton tente près de 9 dribbles en moyenne toutes les 90 minutes (seul le Rennais Sulemana fait mieux). Surtout, l'Espagnol en réussit les trois quarts, quand ses congénères dépassent difficilement les 50 % ! Traoré figure également au pied du podium des joueurs faisant le plus progresser leur équipe grâce à leurs projections balle au pied. Un domaine d'ordinaire favorable aux défenseurs, qui subissent moins de pression.

Nombre de dribbles tentés

1	K. Sulemana *(Rennes)*	51 % de réussite aux dribbles 4,78 dribbles réussis	9,3
2	**A. Traoré** *(Wolverhampton puis FC Barcelone)*	**76 %** **6,41**	**8,48**
3	S. Boufal *(Angers)*	45 % 3,69	8,12
4	A. Saint-Maximin *(Newcastle)*	59 % 4,77	8,05
5	N. Williams *(Athletic Bilbao)*	44 % 3,54	8,01
6	Vinicius Jr *(Real Madrid)*	43 % 3,32	7,71
7	Neymar *(Paris-SG)*	46 % 3,55	7,65
...			
9	K. Coman *(Bayern Munich)*	56 % 3,84	6,83

Mètres gagnés vers l'avant balle au pied

1	A. Laporte *(Manchester City)*	218 m
2	A. Davies *(Bayern Munich)*	194
...		
4	**A. Traoré** *(Wolverhampton puis FC Barcelone)*	**181**
...		
8	R. Sanches *(Lille)*	166
...		
11	T. Hernandez *(AC Milan)*	163
12	L. Messi *(Paris-SG)*	157

PAYET, MÜLLER, DE BRUYNE, ILICIC, LES ROIS DE LA PASSE

Les partenaires de Dimitri Payet sont des veinards. Le meneur de jeu de l'OM offre en effet près de 4 dernières passes avant un tir toutes les 90 minutes en Ligue 1, ce qui le place au-dessus de la concurrence.
Le Réunionnais s'appuie en partie sur les coups de pied arrêtés pour créer le danger, un atout bien moins utilisé par Thomas Müller, Lionel Messi ou Kevin De Bruyne, dont la créativité est exploitée quasi exclusivement dans le jeu.

MESSI
Plaisir d'offrir, dur de finir

Parmi les 10 joueurs cumulant le plus d'Expected Goals et d'Expected Assists en moyenne dans les 5 grands Championnats, le cas de Lionel Messi en Ligue 1 est intrigant. L'Argentin, qui a notamment touché 7 fois les montants, totalise 6,89 xG (hors pénalties) pour seulement deux buts - il sous-performe - et 6,09 xA pour 10 passes décisives - il surperforme. Son dauphin au dernier scrutin du Ballon d'Or, Robert Lewandowski, est le joueur qui produit le plus grand volume de situations de tirs favorables, sans en récolter tous les fruits, contrairement à Erling Haaland, Karim Benzema ou Mohamed Salah, particulièrement en verve dans le dernier ou l'avant-dernier geste.

Dernières passes avant un tir

1 **D. Payet** *(Marseille)* **3,57** (63 % dans le jeu)

2 I. Muniain *(Athletic Bilbao)* **3,51** (55 %)

3 J. Ilicic *(Atalanta)* **3,48** (69 %)

4 B. Bourigeaud *(Rennes)* **3,46** (46 %)

5 T. Müller *(Bayern Munich)* **3,33** (97 %)

... 8 L. Messi *(Paris-SG)* **3,23** (85 %)

... 10 K. De Bruyne *(Manchester City)* **3,09** (74 %)

Le Belge ne se contente d'ailleurs pas de la dernière passe, puisqu'il fait partie, comme le Slovène Ilicic, des 5 joueurs les plus impliqués sur des séquences de jeu aboutissant à un tir. En moyenne, plus de 8 frappes de Manchester City (en 90 minutes) concluent une action à laquelle KDB a participé. À noter que Müller, lui, domine le classement des séquences s'achevant par un but (1,43 en 90 minutes !)

Implication dans les séquences s'achevant par un tir

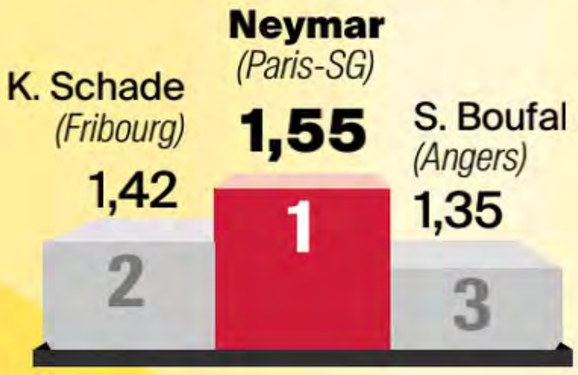
17

C'est, selon StatsBomb, le nombre de petits ponts réussis par Emmanuel Dennis, l'attaquant nigérian de Watford. C'est le plus haut total parmi les 5 grands Championnats, soit quatre de plus que Jadon Sancho (Manchester United) et Francisco Trincao (Wolverhampton).

NEYMAR, LA CIBLE

L'attaquant du PSG est celui qui subit le plus de fautes dans les 30 derniers mètres, devant Schade et Boufal.

Fautes subies dans les 30 derniers mètres

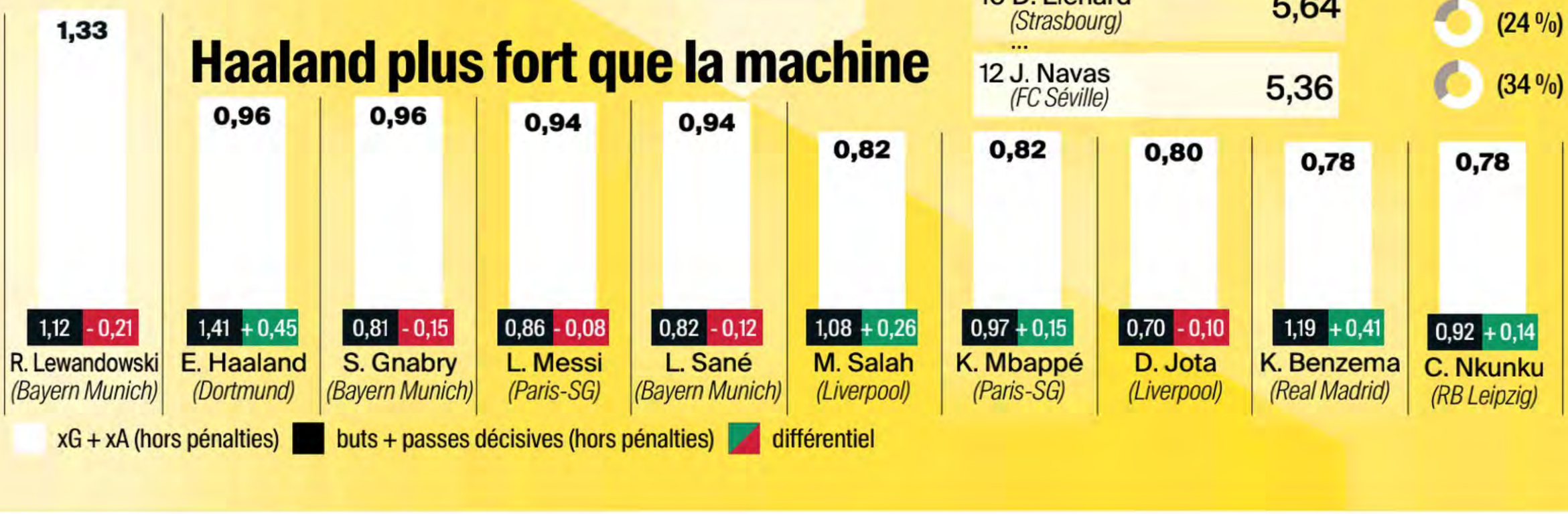


KOSTIC, SERIAL CENTREUR

Le milieu offensif serbe de l'Eintracht Francfort devance nettement la concurrence en termes de centres tentés par match. En moyenne, un sur quatre arrive même à destination.

Centres dans le jeu		(réussite)
1 **F. Kostic** *(Francfort)*	**7,88**	(24 %)
2 D. Raum *(Hoffenheim)*	6,9	(25 %)
3 A. Candreva *(Sampdoria)*	6,2	(16 %)
...		
10 D. Liénard *(Strasbourg)*	5,64	(24 %)
...		
12 J. Navas *(FC Séville)*	5,36	(34 %)

Haaland plus fort que la machine



RIOLO, DERRIÈRE LA TETE A CLASHES

Provocant, agaçant, dérangeant et très suivi, l'éditorialiste vedette de RMC détonne depuis plus de quinze ans dans le monde du journalisme foot. Et n'en finit plus de bousculer la manière de parler ballon, quitte à aller trop loin. Décryptage d'une bête médiatique.

Par
Dave Appadoo

Photos
Sébastien Leban/
L'Équipe

Analyser les ressorts d'une grande gueule qui ne (se) la ferme quasiment jamais. L'opération est forcément... casse-gueule. Car il est question d'excès, de ressentis, de controverses, de testostérone, de dérapages et/ou d'incompréhensions. Rarement un journaliste foot aura suscité des sentiments aussi vifs à son endroit. Oh, il y a bien eu Thierry Roland qui, en son temps, avait pu soulever quelques tollés après des dérapages, mais l'affaire restait très ponctuelle.

Non, avec la vedette de RMC, on touche encore à autre chose. L'heure d'ailleurs de rectifier un élément jugé essentiel par l'intéressé, qui sait aussi se montrer coquet : Daniel Riolo n'est plus seulement journaliste, il est avant tout éditorialiste. "Oui, c'est comme ça que je me définis, explique-t-il. Je dis ce que je pense. On peut estimer que je suis virulent mais je mets au défi quiconque de prouver que je ne suis pas sincère."

La mise au point n'est pas anodine, car c'est bien dans l'opinion que la star de l'*After Foot*, l'émission phare de RMC, a bâti sa notoriété depuis quinze ans. Un exercice qui lui a permis de créer une griffe d'autant plus forte que la défiance du public vis-à-vis des médias n'a jamais été aussi vive. En clair, pour beaucoup de ses suiveurs, Riolo serait l'homme qui assène les vérités. Sous-entendu : contrairement à tous les autres journalistes. Soit la quintessence de la devise, forcément vantarde, de l'*After* : "L'émission qui dit tout haut ce que le monde du foot pense tout bas."

Reste à comprendre le fonctionnement si singulier de celui qui nous avouait il y a presque dix ans déjà vouloir "un jour faire l'opinion comme mon modèle, le personnage d'Addison DeWitt dans le film *Ève (de Mankiewicz)*, un critique incontournable et surtout très influent". Tout un programme...

"En France, le foot n'était vu que par le prisme chauvin"

Qu'il semble bien loin aujourd'hui le gamin issu d'une banlieue parisienne anonyme, enfant de prolos immigrés italiens dans les années 1970, quand les parents demandaient à leurs rejetons de bien bosser à l'école et de ne surtout pas se faire remarquer. Le comble pour celui qui, désormais, n'en finit plus de défrayer la chronique. "Ouais, mais à cette époque, quand on venait d'ailleurs, il ne fallait surtout pas revendiquer sa différence, il fallait se fondre dans le moule, rétorque Riolo. Donc ne pas afficher ses origines."

Pourtant, c'est bien dans cette culture transalpine qu'il faut aller chercher ce qui est le carburant football du journaliste de RMC. "J'ai découvert, en Italie, que le foot était une affaire sérieuse. Même pour une partie entre gamins dans un terrain vague, les mômes plaçaient les joueurs, untel va jouer devant, puis l'autre derrière, etc., se souvient l'intéressé. Bon, moi, ils me mettaient toujours aux cages, sous prétexte que l'Italie était alors beaucoup plus forte que la France. *(Rire.)* Mais, au-delà de ça, j'ai surtout compris là-bas que le foot était un vrai sujet de discussion, alors qu'ici, ce n'était vu que par le prisme chauvin, sans aucune autre analyse. Mon père était saoulé par Thierry Roland et ses clichés sur les Italiens truqueurs. En Italie, on •••

••• parlait de jeu, de tactique. En clair, il y avait une pensée sur le football."

Une différence culturelle que Riolo expérimentera lors d'un de ses premiers boulots dans le journalisme foot à Radio France au début des années 2000. "Il y avait un réel mépris, on était situés au bout du bout de la rédac et les collègues des autres rubriques nous saluaient en disant : « Bonjour les sports ! », ça en devenait drôle tellement c'était caricatural. Bon, comme je débutais, je n'allais pas ouvrir ma gueule." Une torture probablement pour celui qui, plus que tout autre aspect de son métier, rêve déjà secrètement de dire tout ce qu'il pense. "D'autant qu'il a un avis sur tout, raconte son compère Gilbert Brisbois. Quand nous nous sommes connus il y a vingt ans, nous rêvions ensemble d'une émission de débat, car ça n'existait pas en France. Donc, fatalement, quand la direction de RMC, en 2006, a enfin accepté que nous fassions un débrief d'après-match, pour moi il était évident que Daniel était parfait pour ça. J'ai fait entrer le loup dans la bergerie. Le cahier des charges était de donner la parole aux auditeurs, une sorte de tribune aux supporters. Bon, nous avons surtout entendu Daniel. *(Rire.)*"

"Je reconnais que c'est complètement con de me friter"
Daniel Riolo

"Un vrai kamikaze"

Mais c'est avant tout sur la forme que Riolo va très vite se faire remarquer. En allant régulièrement au clash avec les auditeurs qui appellent pour intervenir dans l'émission et qui se font dézinguer en direct. "Quand on me propose cette émission, je décide tout de suite de faire le truc à ma sauce, en mode ça passe ou ça casse, raconte-t-il. C'était risqué, quand on y repense, car le projet n'était pas installé et aurait pu très vite tourner court. Je me prends la tête avec les auditeurs, je leur dis des trucs horribles à l'antenne, un vrai kamikaze. *(Rire.)* Ce n'était pas un rôle, un truc fait exprès pour chercher le clash, c'est vraiment parce que je ne supportais pas que des mecs appellent en disant n'importe quoi sur l'analyse d'un match. Il n'y a pas la moitié de ce que je lançais alors que je pourrais dire aujourd'hui. Bon, j'avoue, parfois, j'ai vraiment espéré que notre chef, François Pesenti, n'écoute pas."

Car, très vite, au-delà des engueulades en direct, Riolo flirte avec la ligne jaune. "Par exemple, il y a quinze ans, quand Aulas était le boss absolu, j'aimais bien utiliser l'image du cador dans le carré VIP de la boîte qui régale les autres, Seydou et Cie, avec champagne, les plus belles filles, etc. Un peu comme une analogie du rapport de force dans le foot français. Aujourd'hui, on ne peut plus faire ça, c'est évident." En ce sens, l'affaire Neymar, avec une blague imbécile dans l'*After* sur la femme à l'origine de l'accusation de viol contre le joueur, constitue un marqueur, avec la mise à l'écart quelques jours du journaliste et de Jérôme Rothen, consultant ce soir-là.

"C'est le paradoxe, je me permettais plus de choses quand je n'étais pas installé alors qu'aujourd'hui, avec les années, mon statut, la solidité de l'émission, je devrais me sentir plus intouchable. Mais non, je dois faire finalement plus attention. Tout a l'air beaucoup plus fragile", constate l'intéressé, qui estime que la force des réseaux exerce une pression plus forte que n'importe quel président de club ou homme politique, dont beaucoup ont

Daniel Riolo a fait de ses coups de gueule une marque et même un magazine.

pourtant demandé sa tête. "Se dire qu'un ado boutonneux dans sa chambre au fin fond de la Normandie peut organiser un raid numérique qui va alerter le CSA, etc., ce n'est pas beaucoup plus glorieux que de céder à la pression d'un politique, considère Riolo. Ce n'est même pas la pression de la rue, c'est celle du caniveau. Donc, sur ce type de vanne, je me réfrène. Pas grave car, sur la substance du propos, aucune censure. Jamais."

Un idéologue avec des obsessions

Des sources internes expliquent que l'éditorialiste est désormais davantage "sous surveillance" de la direction à cause de ses écarts à l'antenne ou sur les réseaux ("Je reconnais que c'est complètement con de me friter *[dessus]*, je ne comprends pas mon rapport à Twitter", admet-il, alors que des abonnés relayent régulièrement les insultes qu'il envoie en privé). Toutefois, Altice Média continue d'estimer que c'est avant tout lui qui fait l'audience du programme phare du soir. À tel point que le challenge consiste à lui trouver un consultant solide capable chaque soir d'aller à la baston avec lui, même si l'intéressé se défend de chercher la castagne à tout prix. Il n'empêche, alors que d'ordinaire ce sont

Le challenge consiste à trouver chaque soir un consultant solide capable d'aller à la baston avec l'éditorialiste

aux journalistes de démontrer leur crédibilité auprès des consultants joueurs ou entraîneurs, l'*After* a créé une situation insolite : ce sont les anciens pros qui se battent pour exister face à Riolo. "Il est un capteur d'attention unique, convient un membre de l'émission. Daniel a une vraie communauté de fidèles qui écoute le programme pour lui. Un peu comme Éric Zemmour, qui a une audience rien que pour lui."

Zemmour, le nom est lâché. Car, invariablement, la comparaison avec le candidat à la présidentielle revient. Pour son côté idéologue, avec le risque parfois de ne prendre en compte que ce qui confirme sa pensée. Pour sa propension aussi à avoir des marottes et obsessions : ici Adrien Rabiot, traité de "Lexomil", là Marco Verratti, sa cible favorite, à tel point qu'une rumeur d'ordre privé circule pour expliquer l'acharnement de l'éditorialiste, sans oublier Genesio, surnommé "Pep" du temps de l'Olympique Lyonnais, une vanne récurrente en forme de tir de barrage qui aurait fragilisé la position du coach auprès des supporters, déjà bien échaudés, preuve de la force de frappe du franc-tireur de RMC. Lequel ne se distingue pas non plus par son corporatisme puisqu'il est souvent pris en flagrant délit de dézingage de confrères, comme avec Vincent Duluc, accusé par Riolo de connivences. La passe d'armes avec la plume de *L'Équipe* nous renseigne sur son rapport parfois très conflictuel à la confrérie. Comme quand il croise le fer sur les réseaux avec Grégory Schneider de *Libération*, quitte à déraper franchement avec des insinuations scabreuses sur la vie privée d'un confrère de *L'Équipe*, qu'il retirera après que l'intéressé lui aura mis un coup de pression devant RMC. Pourtant, Riolo assure ne nourrir aucune jalousie : "Sinon, je n'aurais pas quitté Canal. Et il y a sept ans, j'aurais accepté l'offre mirobolante de la chaîne *L'Équipe*. Mais, c'est vrai, je ne soutiens pas le corporatisme. Aucun problème à critiquer les autres." Comme si ce décomplexé qui s'assume autant qu'il s'aime monopolisait le bon sens, la justesse et la finesse. ● **D. A.**

FAMILY BUSINESS

Longtemps cantonnées à un rôle d'accompagnant dans la carrière d'un jeune joueur, les familles sont aujourd'hui mobilisées, parfois à outrance, dans l'évolution de leur protégé dans le grand monde.

Par Dave Appadoo
et Nabil Djellit.

Illustrations
Laura Acquaviva

Dans l'entourage d'un joueur prometteur, les membres de la famille veulent ce qu'ils considèrent comme leur part du gâteau.

Le 20 mai 1989, un anonyme match entre Nantes et l'AS Cannes (1-1) devient le cadre des premiers pas professionnels d'un certain Zinédine Zidane, un moment majuscule pour le prodige de la Castellane, ainsi que pour sa famille. Le surlendemain, à Marseille, son papa Smaïl part au boulot comme si de rien n'était, ne dit pas un mot sur son petit qui vient pourtant d'entrer dans le grand monde. Pudique à l'extrême, et soucieux de ne pas s'accaparer la trajectoire de son enfant dont jamais, au grand jamais il ne se mêlera.

Un exemple parmi tant d'autres de ce qui était la norme d'une époque révolue. Désormais, on ne compte plus le nombre de familles qui sont parties prenantes de l'activité professionnelle de leur rejeton. Le gratin mondial en est d'ailleurs un exemple saisissant, de la famille Mbappé à Leo Messi, en passant par Neymar, Haaland et tant d'autres qui, même s'ils sont parfois accompagnés d'un agent ou d'un avocat, comptent un membre de leur famille comme décideur. S'il n'existe évidemment aucun pourcentage officiel du nombre de joueurs pour qui il faut composer avec la famille, la plupart des acteurs estiment que cela représente quasiment un cas sur deux. Une tendance qui se serait très nettement accélérée dans les années 2010, avec le développement de l'activité des avocats mandataires sportifs.

"Aujourd'hui, des familles sont très directes et parlent tout de suite pognon" Un recruteur d'un club de Ligue 1

Auparavant, le schéma était assez classique : le père accompagnait son fils par passion, parce qu'il avait éventuellement un peu joué lui-même, mais l'affaire en restait là. Désormais, l'implication familiale est aussi, et surtout, financière. Et rebat très sérieusement les cartes du business football. Mais comment diable est-on passé à cette situation qui semble irréversible ?

Un précurseur nommé Anelka

Selon Boulanouar Hocini, plus connu comme "Boula", intermédiaire très en vue à la charnière des années 1990-2000, il y avait déjà parfois une contribution à la famille il y a trente ans. "Mais c'était fait bien autrement. On aidait à payer le loyer, un frigo, une voiture pour que le parent puisse plus facilement venir voir le petit, en clair, un peu de confort supplémentaire. Attention, ce n'étaient pas des exigences de l'entourage, c'est plus un geste de la part des agents dans le cadre d'une relation de confiance et amicale. Et au fond, c'était même un peu normal car, pendant les premières années, c'est la famille qui avait assumé les déplacements, les chaussures, la nourriture, et tout le cadre propice à l'épanouissement du joueur."

Mais alors, quand l'histoire a-t-elle basculé ? "On peut situer ça au cas Nicolas Anelka, répond « Boula », en première ligne lors du transfert record d'Anelka d'Arsenal au Real Madrid en 1999 *(35 millions d'euros).* Quand Nico a quitté le Real pour revenir à Paris en 2000, les frères se sont mis dans la danse et ont voulu faire le deal eux-mêmes. On n'avait jamais vu ça." À l'époque, l'affaire fait grand bruit et fait polémique, comme le rappelle un bon connaisseur de l'ancien international français. "Faut pas se mentir, ça en dérangeait beaucoup, on parlait même du clan Anelka, souvenez-vous. Tout se télescopait : foot, transfert record, famille, banlieue. C'était jugé sulfureux en ce temps, alors qu'en réalité il n'y avait rien de scandaleux car ses frères, Claude et Didier, étaient structurés intellectuellement. C'est un peu eux qui ont essuyé les plâtres de ce nouveau « business model » mais aussi certainement ouvert la porte à cette nouvelle façon de faire." Il n'empêche, "Boula" reste un peu sceptique sur le succès dudit modèle "quand on voit que la carrière de Nico est quand même restée très en dessous de ce qu'on pouvait attendre, avec souvent de très mauvais choix de clubs et peut-être quelques négociations mal gérées, comme à Liverpool *(2002)*, qui lui ont coûté une aventure plus longue chez les Reds, pour se retrouver à écumer des clubs de seconde zone". Le coup d'envoi d'un nombre invraisemblable d'interférences qui amènent à faire capoter des transferts, parfois prestigieux et prometteurs sur les plans économique et sportif.

L'imbroglio Fekir, le virage Ben Arfa

L'un des cas emblématiques de ce type de sorties de route reste l'épisode Nabil Fekir à l'été 2018. Tout semblait pourtant bouclé. Liverpool, tout frais vice-champion d'Europe, avait validé l'arrivée du prodige lyonnais. Jürgen Klopp avait rencontré le joueur dans la région aixoise vers la mi-avril. Avec une faille : la relation entre Jean-Pierre Bernès et Nabil Fekir était insuffisante sur le plan humain. Le célèbre agent a récupéré le joueur de l'OL au printemps 2015, avec la bénédiction du club, sur fond de bras de fer pour que le gaucher opte pour les Bleus plutôt que pour l'Algérie. Bernès (qui n'a pas répondu à nos sollicitations) aurait tout négocié avec Liverpool, sans forcément tenir au courant la famille Fekir, notamment au niveau des commissions. Sauf que le beau-frère du joueur avait pris de l'importance, au point d'envisager la gestion de sa carrière.

Juste avant le Mondial russe, Jean-Pierre Bernès est avec deux avocats, tandis que le père Fekir, absent à cette réunion, délègue le fameux beau-frère du joueur ainsi qu'un avocat supplémentaire. Pourquoi ? La famille Fekir reproche à Bernès de ne pas avoir vu le contrat du joueur, et estime qu'elle doit être intéressée sur la commission du transfert à hauteur de 50 %. L'affaire se gâte, et les Anglais n'apprécient pas la tournure de la réunion, où ils doivent dealer avec deux parties qui ont des exigences différentes. Le plan B est activé, il s'appelle Xherdan Shaqiri. Dans les médias, des informations en forme d'écran de fumée sont diffusées, comme celle indiquant que les Reds souhaitaient revoir le prix à la baisse en raison de doutes sur le genou droit du joueur. Une fausse information pour commencer à enterrer le deal dont tout le monde sera sorti perdant pour n'avoir pas su concilier les deux mondes : celui de Bernès, où l'on ne reverse pas de commissions aux familles, et celui du clan Fekir, pour qui l'entourage est désormais une composante incontournable. •••

Enquête

L'entourage des footballeurs a tendance à se féminiser depuis plusieurs années désormais.

••• En parallèle, une nouvelle tendance se dessine : la financiarisation autour des jeunes footballeurs encore en formation. Philippe Vaugeois, directeur sportif de Clermont, passé auparavant par Troyes et Lens, nous renseigne. "Pendant longtemps, les parents se sont contentés d'accompagner leur enfant dans ce projet foot, comme d'autres accompagnent leur enfant dans sa nouvelle école. Une fois qu'ils avaient la garantie que l'on allait faire le nécessaire en termes d'éducation et sur le plan scolaire, en parallèle de la formation foot, ils nous les confiaient sans s'immiscer. Aujourd'hui, les choses sont très différentes. Très vite, ça parle argent."

Un recruteur chevronné d'un club sudiste de Ligue 1 nous renseigne : "Le tournant, c'est Hatem Ben Arfa. Tous les clubs le voulaient et, pour la première fois pour un gamin de même pas 14 ans, les enchères sont montées très haut. La financiarisation des jeunes a vraiment commencé là. Aujourd'hui, des familles sont très directes et parlent tout de suite pognon. Quand on leur dit qu'il y a d'autres critères pour choisir, on a des pères ou des frères qui nous répondent : « Vous avez des terrains ? Des équipements ? Des entraîneurs ? Bon, ben, c'est comme les autres alors. Donc, si vous voulez le petit, faut allonger. » Pour eux, tous les projets se ressemblent."

Tours de passe-passe

Et un agent francilien en vogue de prolonger : "Les parents sont aveuglés par les chiffres qui circulent. Le modèle Mbappé les rend dingues. Au PSG, des parents ont demandé 2 millions de prime à la signature, sans avoir conscience que leur enfant n'est absolument pas dans ce marché du haut niveau. Un des jeunes du club parisien devait même être prêté à Eupen, en Belgique, car il voulait du temps de jeu. Sauf qu'à la dernière minute, son père l'a appelé pour qu'il fasse demi-tour car il venait de réaliser que son fils ne toucherait pas les 350 000 euros annuels de prime de présence dans l'effectif parisien." La concurrence fait rage pour obtenir l'intérêt des apprentis footballeurs, alors que le vivier français est peut-être le plus abondant de la planète. Reste que le paiement direct d'un enfant étant interdit, il faut trouver des trésors d'astuces pour contourner l'obstacle, comme l'indique Yahya Bendellali, ancien recruteur ayant officié pour Lens et Le Havre. "Les clubs ont beaucoup de solutions pour rétribuer d'une manière ou d'une autre la famille d'un jeune joueur. Ils font passer dans les frais généraux tout un tas d'appellations. Concrètement, à 12 ans, la famille du petit peut recevoir de l'argent. Il existe aussi la possibilité de gonfler artificiellement les primes : primes d'installation alors qu'il n'y a pas d'installation, primes de voyages alors qu'il n'y a pas de déplacements." Autre tour de passe-passe usité pour certains gros talents très convoités : un contrat forfaitaire de scout pour le papa, fonction qu'il n'occupera pas, mais qui justifie le versement de primes liées à cette mission fictive.

Clairement, tous les acteurs du foot business ont compris que le nerf de la guerre reste la famille. Et les différents

"Longtemps, l'interlocuteur était un homme. Mais cela évolue vraiment"

Philippe Vaugeois, directeur sportif de Clermont

intermédiaires jouent cette carte en annonçant la couleur à quiconque convoite un jeune, via la fameuse phrase magique : "Je suis bien avec la famille." Traduction : il faut passer par moi pour toucher le cercle familial et donc penser d'ores et déjà à ma compensation. L'affaire est devenue d'autant plus complexe que la cellule privée l'est tout autant avec de plus en plus de familles monoparentales.

La mère de Rabiot saluée par le milieu

Ainsi, bien souvent, des paternels qui avaient un peu disparu du quotidien de l'enfant font leur réapparition quand ils apprennent que leur fiston intéresse un club professionnel. "Et là, c'est le début des embrouilles", reprend tout le monde en chœur. Car le papa veut sa part du gâteau, et vient parfois interférer dans les choix convenus préalablement avec la maman. Mais, avec le nombre croissant de séparations, de plus en plus de mères se retrouvent impliquées dans la carrière de leur petit. Pour beaucoup, Véronique Rabiot a décomplexé beaucoup de femmes en étant en première ligne pour la défense des intérêts d'Adrien. Une posture qui, si elle a parfois été tournée en dérision, est largement saluée par l'ensemble des acteurs du foot interrogés. "C'est une personne remarquable qui a su amener son fils dans les plus grands clubs et en équipe de France, donc elle connaît son affaire", entend-on largement au sujet de celle qui symbolise un peu la féminisation du repère familial du joueur. Depuis, la mère Mbappé, celle de Boubacar Kamara (qui a monté une structure pour la gestion des intérêts de son fils), les sœurs de Griezmann et Rami, ou encore quelques épouses, sont de plus en plus impliquées.

"Longtemps, l'interlocuteur était un homme, le père, le frère ou l'oncle, reprend Philippe Vaugeois. Mais cela évolue vraiment. À Clermont, deux de nos joueurs sont représentés ou conseillés par leurs femmes respectives. Et je note aussi par ailleurs de plus en plus d'implication des épouses dans tout ce qui touche aux questions d'assurances, aux garanties sur l'après-carrière. Soit parce que ce sont leurs domaines professionnels, soit parce qu'elles se sont penchées sur la question."

Même si beaucoup de femmes sont naturellement des négociatrices aussi féroces que les hommes, le rapport peut être parfois différent, comme l'indique notre agent francilien : "J'avais envie de travailler avec un gamin mais d'autres représentants étaient aussi sur le coup, y compris de grosses agences. La maman a fini par me choisir pour gérer la carrière de son enfant. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu qu'à la mort de son père, elle avait été touchée que je l'appelle, lui fasse livrer des fleurs et l'aide dans les démarches pour les obsèques, alors qu'elle n'avait même pas reçu le moindre mot des autres. Elle m'a dit que l'humain avait fait la différence." Comme une lueur d'espoir. ● D. A. et N. D.

BRUNO SATIN : "UN VÉRITABLE RACKET"

L'ancien responsable de la branche foot d'IMG déplore l'évolution du rôle de la famille autour du joueur.

"Quel regard portez-vous sur le rôle grandissant des familles de joueurs dans le business foot ?
C'est une tendance très dangereuse. Avant, on était amenés à rétribuer les familles de façon très occasionnelle dans des cas très précis, notamment pour certains joueurs sud-américains au talent hors norme, comme Agüero ou Maicon. On appelait ça un « Viatico ». Mais c'était dans le cadre d'un dialogue, on s'asseyait avec la famille et on trouvait des solutions à leurs problèmes, ce n'était pas la famille qui imposait ses conditions Aujourd'hui, ça n'a plus rien à voir.

Que voulez-vous dire ?
Actuellement, la qualité d'un agent, c'est sa capacité à rétrocéder une partie du magot à l'entourage d'un joueur pour pouvoir bosser avec lui. Vous trouvez normal de devoir payer pour travailler ? Mino Raiola a été obligé de filer un gros pécule à la famille Donnarumma pour pouvoir le représenter alors que l'on parle d'un des agents les plus influents au monde, dont le CV et la stature devraient suffire à convaincre un joueur de travailler avec lui. Aujourd'hui, il faut appeler un chat un chat : c'est un véritable racket.

Selon vous, il y a un rapport malsain désormais, du fait de cette relation financière à l'enfant ?
L'un de mes collègues a vécu une scène surréaliste quand le père d'un jeune avec qui il souhaitait travailler lui a tout de suite demandé combien il était prêt à payer et que l'agent lui a rétorqué qu'il ne voyait pas pourquoi il devait lui verser quelque chose alors qu'il ne jouait aucun rôle dans l'affaire. Réponse du père : « Le sperme est bien sorti de mes couilles, non ? » ● D. A.

DALLAS

LE BON PLAN AMÉRICAIN

PETER LUCCIN

Épanoui au Texas où il est devenu entraîneur adjoint au FC Dallas en MLS, l'ancien joueur passé notamment par le Paris-SG et l'OM prépare tranquillement sa reconversion. À 42 ans, il se voit bientôt prêt à occuper le banc d'une équipe sur le Vieux Continent.

Par Maxime Aubin,
à Dallas

Photos
Julien Kibler/L'Équipe

"Everything's bigger in Texas" (Tout est plus grand au Texas), revendiquent les habitants de cet État fier et conservateur. Une expression qu'on vérifie dès la sortie de l'aéroport de Dallas en prenant la Sam Rayburn Tollway, une autoroute à péage qui compte jusqu'à douze voies par tronçon, entrecoupée de dizaines d'échangeurs où circulent des pickups au-dessus de nos têtes. Du bitume et encore du bitume jusqu'à la ville de Frisco, située à 40 kilomètres au nord. Cette banlieue huppée, plus étendue que Paris malgré ses 200 000 habitants, ne semble a priori pas des plus accueillantes avec ses nombreux fast-foods et ses mails sans âme. Il faut emprunter le World Cup Way (chemin de la Coupe du monde) qui mène au siège du FC Dallas pour enfin trouver de la verdure. Le club de MLS dispose des meilleures infrastructures du pays : un centre d'entraînement gigantesque avec sept terrains dont quinze en herbe et un stade de 20 500 places. Ce n'est pas un hasard si la Fédération américaine y a installé son siège dédié au développement des jeunes. On y trouve également le National Soccer Hall of Fame, le premier musée dédié à l'histoire du foot (installé primitivement dans l'État de New York en 1999). •••

Reportage

••• C'est ici que Peter Luccin a posé ses valises en 2013. D'abord, en tant que joueur, après neuf ans en Espagne, où il a évolué successivement au Celta Vigo et à l'Atlético de Madrid, à Saragosse et à Santander, puis dans la peau d'un entraîneur à l'académie avant de rejoindre le staff de l'équipe professionnelle en 2019.

"Paxton, you better run today!" ("Paxton, tu as intérêt à courir aujourd'hui!"), "Igual para ti, Jader" ("Idem pour toi, Jader"), plaisante Luccin (42 ans) avec ses joueurs à la sortie du vestiaire.

Il passe sans souci de l'anglais à l'espagnol

En cette matinée hivernale ensoleillée, le FC Dallas est de retour à l'entraînement en préparation de la nouvelle saison MLS, qui a débuté à la fin du mois de février. L'ancien milieu de terrain né à Marseille apparaît tout sourire, passant de l'anglais à l'espagnol avec une facilité déconcertante. Il semble toujours aussi affûté physiquement. Seules ses tresses portées au début des années 2000 ont laissé place à un crâne chauve et à une barbe noire bien taillée. "C'est une vraie personnalité, peut-être le gars que j'apprécie le plus ici", nous confie le responsable de la sécurité des lieux.

Frisco, une ville multiculturelle

"Je me suis fait les croisés en 2012, je voulais arrêter ma carrière *(NDLR : il évoluait alors à Lausanne-Sport, en Suisse)* mais mon agent était convaincu que je pouvais revenir", explique Luccin en plaçant des cônes au sol au bord du terrain numéro 3. "Je lui ai dit OK, à condition que tu me trouves un dernier challenge aux États-Unis. Quatre jours après, il avait une offre du FC Dallas."

Son projet américain est à la fois professionnel et familial. Après vingt ans de carrière dans neuf clubs différents en Europe, Luccin est venu chercher de la stabilité dans un environnement idéal pour ses enfants. "J'ai kiffé direct. Le climat de Frisco me rappelle celui de l'Espagne. C'est une ville multiculturelle, à mille lieues de l'image qu'on se fait du Texas. C'est l'endroit parfait pour mes trois enfants pour qu'ils puissent parler l'anglais et l'espagnol en grandissant avec des Blancs, des Noirs et des Latinos."

L'échauffement sans ballon et le toro ont laissé place à une opposition à huit contre huit sur demi-terrain à laquelle participe Peter Luccin. Il apparaît préoccupé par les mouvements de ses coéquipiers. "Les joueurs américains sont très bosseurs et très à l'écoute. Mon rôle est de les faire progresser sur l'intelligence tactique, le positionnement et la lecture du jeu, résume-t-il. Ça faisait partie du deal quand j'ai signé ici, d'envisager mon futur en tant que coach. J'avais déjà une bonne relation avec les joueurs dans le vestiaire,

Peter Luccin
42 ans. Né le 9 avril 1979 à Marseille (France). 1,81 m. Milieu. International Espoirs (17 sélections, 1 but).

Parcours
Joueur : AS Cannes (1996-97), Bordeaux (1997-98), Marseille (1998-2000), Paris-SG (2000-01), Celta Vigo (ESP, 2001-2004), Atlético de Madrid (ESP, 2004-2007), Real Saragosse (ESP, 2007-08, puis 2009-10), Racing Santander (ESP, 2008-09), Lausanne-Sport (SUI, 2011-12), FC Dallas (MLS, 2013-14). **Entraîneur :** adjoint au FC Dallas depuis janvier 2019.

Après y avoir terminé sa carrière de joueur, Peter Luccin a pris en charge les équipes de jeunes de Dallas. Depuis trois ans, il tente de transmettre aux professionnels son vécu.

alors je me suis vite senti prêt à passer de l'autre côté."

Un fils qui supporte l'OM, l'autre le Paris-SG

Le FC Dallas est réputé pour être le meilleur centre de formation du pays. En seize ans, le club a produit de nombreux internationaux américains dont certains évoluent en Europe comme Weston McKennie (Juventus Turin) et Ricardo Pepi (FC Augsbourg). "Ils ont compris beaucoup de choses, lâche Luccin en marchant vers le vestiaire en fin d'entraînement. Il y a un terrain caché derrière le stade qu'on appelle le terrain zéro. Les plus jeunes commencent ici, dans la terre et les bosses, à apprendre à contrôler un mauvais ballon, à anticiper une trajectoire. Il y a une vraie volonté de créer une culture street *(de rue)* qui n'existe pas aux États-Unis."

La vie américaine de Luccin tourne autour du football. "Il est le premier à arriver à l'entraînement, souvent le dernier parti", confie Michael McGrory, le manager médias de Dallas. Quand il ne travaille pas, il fait du sport ou va suivre les entraînements de ses fils, tous les deux à l'académie du FC Dallas. L'aîné, Marlon, joue cet après-midi sur le terrain numéro 2.

"Mon rôle est de faire progresser les joueurs américains sur l'intelligence tactique et la lecture du jeu"

À 14 ans, il évolue au poste de milieu défensif, comme son père avant lui. S'il est né en Espagne, c'est bien ici qu'il a grandi et préfère nous parler en anglais. "Je joue depuis que j'ai 6 ans. Papa m'a beaucoup parlé de sa carrière et on discute tous les jours. Il me demande comment se sont passés mes entraînements, et me dit ce que je peux améliorer." Encore petit et frêle, Marlon joue en catégorie U15. "Il est très talentueux techniquement mais manque, pour l'instant, d'impact dans le duel. Je le rassure en lui disant qu'il va s'épaissir", explique le papa. Son deuxième fils, Lennon, a 10 ans et évolue en U11. "Lennon, à l'inverse, est un attaquant costaud et rapide pour son âge, mais c'est une tête brûlée. Il me rappelle un peu moi quand j'étais joueur. *(Rires.)*" Le Français a également une fille de 17 ans, Eden, qui entrera bientôt en école de commerce.

Le stade du FC Dallas accueille ce soir un match féminin de lycée. L'occasion de photographier Peter et Marlon ensemble dans les gradins quasiment vides. La rencontre du jour n'intéresse pas vraiment les deux protagonistes, mais leur complicité est belle à voir. "Mon rêve est de jouer un jour pour Manchester United. Mais en France, je supporte l'OM car toute ma famille est de là-bas", confie Marlon. "Son frère, lui, est un grand fan du PSG. Cette rivalité me suit jusque dans ma propre maison", s'amuse Peter.

"J'aurais dû rester plus longtemps à l'OM"

Le rendez-vous du lendemain est donné à l'heure du déjeuner à Legacy West, un quartier chic de Plano, à dix minutes de voiture au sud de Frisco. Peter Luccin a troqué son survêtement du FC Dallas pour un jean délavé et une veste en cuir marron dans laquelle il range un peigne à barbe.

"Quand je veux déconnecter du foot, je viens ici. J'aime beaucoup car les gens sont bien habillés et il y a des bons restaurants européens." Son choix se porte sur *North Italia*, un établissement réputé pour ses pizzas et ses pâtes fraîches. Une •••

Reportage

Même si depuis son arrivée voici neuf ans à Dallas, Peter Luccin s'est parfaitement adapté au mode de vie américain, il sait que s'il veut franchir un cap dans sa carrière d'entraîneur, il va devoir quitter ce nouveau cocon d'ici à "deux à trois ans". En quête du diplôme UEFA Pro, nécessaire pour devenir entraîneur principal, il peaufine ses idées de jeu et schémas tactiques basés sur la possession de balle et le jeu sans ballon.

Les deux fils de Peter Luccin jouent dans les équipes de jeunes de Dallas. Marlon, 14 ans (ci-dessus), est milieu défensif comme son père. Lennon, 10 ans, est un attaquant costaud et rapide. "Il me rappelle un peu moi quand j'étais joueur", sourit le papa.

••• cuisine qui lui rappelle le Vieux Continent. "J'ai gardé une maison à Madrid et j'adore aussi revenir régulièrement à Marseille. Je me rends compte que j'ai beaucoup changé de club à l'époque, et que j'ai manqué parfois d'une certaine stabilité, confie-t-il en découpant sa burrata. Quand j'étais à l'OM *(1998-2000)*, on m'a fait comprendre que c'était préférable que je parte car l'offre du PSG était généreuse *(90 millions de francs à l'époque, soit environ 18,3 M€ en euros constants*). Avec du recul, je me dis que j'aurais dû rester plus longtemps."

De cette période, Peter Luccin retient principalement un nom, celui de Laurent Blanc, avec qui il a joué lors de sa première saison à Marseille. "Si j'ai eu une carrière de vingt ans, c'est en partie grâce à lui. J'admirais ce leadership et cette force tranquille qu'il dégageait." Critiqué en France pour son impulsivité et son style de jeu jugé parfois agressif, Luccin assume pleinement le joueur qu'il était. "Je me suis toujours dit que si je donnais autant à parler, c'est qu'il y avait du vrai dans ce que les gens disaient. Oui, j'ai été un joueur agressif mais ma seule volonté était de récupérer le ballon. Et quand je l'avais, je ne me débrouillais pas trop mal avec."

"J'admirais le leadership et la force tranquille de Laurent Blanc"

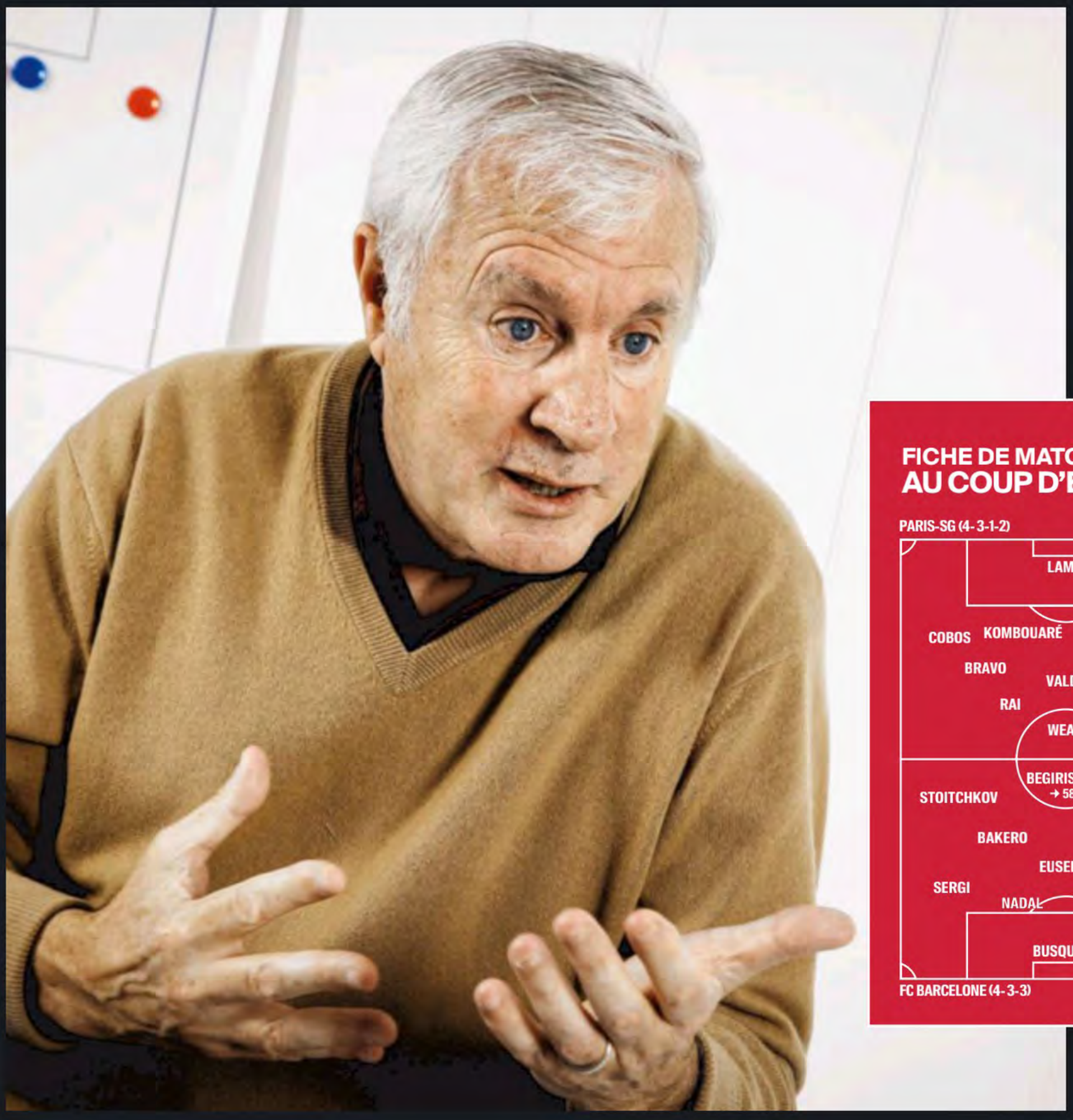
"Mon exemple est le Chelsea de Tuchel"

Peter Luccin a un appétit gargantuesque, capable d'avaler deux entrées, une escalope milanaise, des pâtes, puis un tiramisu généreux en dessert. "Je pourrais encore continuer", plaisante-t-il en rappelant qu'il brûle beaucoup de calories à la salle de sport. Aussi passionné par son assiette que par notre discussion, le quadragénaire évoque ensuite la Ligue 1 dont il suit "les matches de l'OM et du PSG, mais aussi des plus petites équipes comme Strasbourg ou Clermont, qui pratiquent du beau jeu". Ses vacances sont aussi dédiées au football, puisqu'il part régulièrement observer le fonctionnement de clubs européens, notamment en Espagne. Je suis déjà allé voir Zinédine *(Zidane)* à Madrid, j'ai gardé aussi une bonne relation avec El Cholo *(Diego Simeone)* à l'Atlético. Dans tous les clubs où je passe, je regarde aussi bien les entraînements des U7 que ceux de l'équipe professionnelle."

Luccin profite de la fin du repas pour évoquer ses idées de jeu et schémas tactiques en déplaçant les bougies et les verres présents sur la table. "J'ai une idée très claire du foot que je souhaite pratiquer. Je veux déjà la possession, ce n'est pas négociable, mais je n'oublie surtout pas le jeu sans ballon, commente-t-il. Aujourd'hui, le football européen et même américain demande des résultats instantanés. Il te faut une équipe qui sache s'adapter, qu'elle ait le ballon ou qu'elle le perde. Mon exemple est le Chelsea de Tuchel, qui a gagné la Ligue des champions en étant excellent en phase de transition."

Une offre pour entraîner en Ligue 1

Notre séjour au Texas se termine sur le toit d'un parking de Legacy West, qui dispose d'une belle vue sur la ligne d'horizon de Plano. Là encore, Peter Luccin se prête au jeu des photos, posant devant un ciel bleu immaculé, avant de reprendre le fil de nos échanges. "Je suis en train de passer ma licence UEFA Pro qui est nécessaire pour devenir entraîneur principal. Je devrais obtenir mon diplôme cette année", confie-t-il. Adjoint de l'Américain Luis Gonzalez à Dallas en 2019, puis de l'Espagnol Nicolas Estevez cette saison, le Français attise déjà les convoitises en Europe. "Deux clubs de Ligue 1 m'ont contacté l'année dernière, dont un m'a proposé un contrat en me demandant de prendre ma décision sous quatre jours. J'ai eu également des touches avec des équipes dans le sud de l'Espagne", détaille Luccin, qui ne souhaite pas divulguer le nom de ses prétendants. "J'ai refusé pour l'instant car mes enfants et ma famille ont encore besoin de stabilité. Mon rêve est d'entraîner en Europe d'ici à deux à trois ans." **M. A.**



PARIS-SG - FC BARCELONE : 2-1
QUARTS DE FINALE RETOUR DE LIGUE DES CHAMPIONS 1994-1995

Luis Fernandez "C'EST UN RISQUE MAIS JE LE PRENDS"

C'est en rivalisant avec le Barça de Johan Cruyff dans les ambitions de jeu et la maîtrise que le PSG de Luis Fernandez a accompli une sacrée performance.

Par Thomas Simon. Photos Étienne Garnier/L'Équipe.

15 mars 1995, Johan Cruyff, l'idole de Luis Fernandez, prend place sur l'un des bancs de touche du Parc des Princes.

L'APPROCHE DU MATCH
"EN FACE, C'EST CRUYFF, MON MAÎTRE"

"Je suis un jeune entraîneur. Les grands matches, je les connais, mais comme joueur. Je suis toujours comme ça, un peu tendu, j'ai besoin d'être actif, c'est ma force. En face, c'est Johan Cruyff. J'ai une telle admiration pour lui. C'est mon maître. Il me fascine. Je regardais ses idées, ses mises en place, ses systèmes. À l'aller *(1-1),* au Camp Nou, il est venu à côté de moi et m'a dit : « Luis, tranquille... » Oh putain, Cruyff me parle ! Et il a enchaîné : « Les acteurs, ce sont les joueurs, tu leur as dit ce qu'il fallait, je leur ai dit ce qu'il fallait. Ne t'inquiète pas. Ils vont jouer et faire un spectacle. » Pour ce retour, mon équipe, je la sens forte. Je la regarde et je me dis : « C'est pas mal quand même ! » Deux ans avant, ces garçons avaient éliminé le Real *(1-3, 4-1 en quarts de C3),* et réalisé un grand exploit. Ce passé européen leur a donné une autre dimension. Les médias espagnols sont très présents et veulent avoir le maximum d'infos, j'essaie de les induire en erreur. Puisque Roche, mon capitaine, est suspendu, et Ricardo absent, je dis que je vais partir avec une défense à trois *(Cobos, Kombouaré, Colleter).*

Tromper l'adversaire fait aussi partie du jeu. Je sais que je vais jouer à quatre et faire reculer Paul *(Le Guen)* d'un cran. Il est celui qui m'apporte la meilleure complémentarité et la meilleure assise défensive. Antoine est plus dans les duels, l'engagement ; Paul, le placement, la relance. Il me permet de repartir proprement et de ne pas perdre le ballon trop rapidement. Là, je donne le brassard à Antoine, un compétiteur, un leader, un meneur. En arrivant, en début de saison, je l'avais confié à David *(Ginola).* J'ai joué avec lui au Matra, je l'ai toujours aimé et je voulais qu'il se sente bien, l'aider à digérer son vrai-faux départ à l'étranger. Il n'a peut-être pas bien perçu ce que j'attendais. Je pensais l'avoir avec moi et, finalement, c'était dur... Je ne l'ai pas pris pour aller à Caen *(1er octobre 1994),* je l'ai aussi parfois laissé sur le banc... Mais, face au Barça, je veux qu'il joue. Avec ses accélérations, ses dribbles, tu sais ce qu'il peut tenter, réussir et t'apporter. Il peut nous faire gagner. L'absence de Ricardo me permet d'aligner d'entrée le carré magique Valdo-Rai-Ginola-Weah pour la première fois en Coupe d'Europe *(NDLR : trois étrangers maximum autorisés à l'époque).* George, j'ai dû le rebooster à mon arrivée. Je le faisais parfois venir manger à la maison en lui glissant : « Ne leur dis pas demain que tu es venu manger chez moi ». Parfois, quand je disais « replace » à George, il me regardait et me répondait : « Dis-lui à lui aussi », en me parlant de David. Les mettre tous les quatre était possible car ils se complétaient. Valdo faisait des kilomètres. Il n'était jamais à l'arrêt, toujours prêt à participer, et pouvait compenser, sur la droite notamment. Et puis si tu veux gagner, tu les fais tous jouer." •••

Dès le coup d'envoi, les intentions de chacun sont claires. Le Barça écarte un maximum, Nadal monte d'un cran au milieu et laisse Koeman seul à la relance derrière. Paris presse haut et monte très vite sur le porteur (Koeman) puis le receveur (Ivan).

Didier Fèvre/L'Équipe

Comme Hagi est peu impliqué dans le travail défensif, Ferrer se retrouve souvent en un contre un avec Ginola, qui prend le dessus et repique pour centrer. Nadal se chargeant de Rai, c'est Sergi, petit gabarit, qui se fait dominer par Weah, dont la tête trouve la barre.

Sans véritable milieu droit pour bloquer les montées de Sergi, c'est en équipe que les Parisiens se déplacent. Sous l'impulsion de Valdo et Bravo, le PSG empêche le latéral gauche de progresser. Begiristain décroche pour donner une solution mais Kombouaré le suit très haut et l'empêche de se retourner.

LE PLAN

"LE PIÈGE EST DE PENSER QU'IL FAUT BIEN DÉFENDRE"

"Comment faire face à ce Barça qui ne pense qu'à attaquer ? En attaquant ! J'ai les idées claires. Le piège est de penser qu'il faut bien défendre. Non, il faut bien attaquer, mettre de l'impact, du rythme, de l'intensité, proposer du jeu. J'ai les joueurs pour concurrencer le Barça sur son terrain de jeu et rivaliser. J'ai l'équipe pour attaquer, pas pour défendre et encore moins pour défendre bas. Je veux avoir des ambitions dans le jeu, jouer vite, donner de la verticalité. Devant, George doit aller chercher l'espace, par ses appels, mais pas Rai. J'ai beaucoup de receveurs, des joueurs qui la veulent dans les pieds, et un seul demandeur, George, qui pouvait jouer sur sa vitesse et nous donner de la profondeur. Donc, la clé est de ne pas trop porter, contrôle, passe et déplace. Pour George, prendre, accélérer, provoquer, éliminer. David, côté gauche, pareil. Je l'avais positionné là pour qu'il se retrouve le plus souvent dans le registre où il est le plus efficace. Ferrer, en face, c'est costaud. Et, en écartant avec David, on se donne de la place à l'intérieur pour que les milieux accompagnent. Pour ça, et pour que ce trio puisse recevoir et avoir, il fallait des milieux hyperactifs. Avec Vincent *(Guérin),* Daniel *(Bravo)* et Valdo, j'ai ce qu'il me faut. Dans l'activité, dans le volume et l'intelligence de jeu, le repli, la projection et la compensation, ces trois-là, c'est un délice.

Sur le papier, côté Barça, Nadal est associé à Koeman en défense centrale mais, en réalité, Nadal intègre le milieu quand son équipe a la possession. En cas de perte, Cruyff mise sur la vitesse de Ferrer à droite et Sergi à gauche pour un repli efficace. Dans la préparation, Koeman est le joueur que je cerne. Les relances partent de lui. Et avec le pressing assez haut qu'on avait prévu de faire, il pouvait allonger et trouver Stoitchkov, par exemple, dans la profondeur. Donc, George ou Rai devait se mettre dans la bonne zone pour empêcher ça. Mais celui que je crains le plus chez eux, c'est Stoitchkov. Avec ses qualités et son caractère, il est le joueur qui fait peur. Pour moi, c'était le Zlatan *(Ibrahimovic)* de l'époque. À gauche, il pouvait rentrer intérieur et libérer de l'espace pour Sergi qui déboulait dans son dos, se balader entre les lignes ou permuter côté droit avec Hagi, absent à l'aller et qui revient. Cruyff a un milieu assez discipliné mais ses attaquants écartent, rentrent ou libèrent des espaces, ce que fait Begiristain en décrochant, et puis ça n'attaque jamais à trois mais avec trois attaquants, trois milieux et deux latéraux. Il faut s'y attendre. Et c'est pour ça que je demande une implication collective immédiate à la perte du ballon. Elle est indispensable. L'avantage de la taille ? On l'a mais je n'insiste pas là-dessus. Le jeu aérien n'est pas une recherche prioritaire."

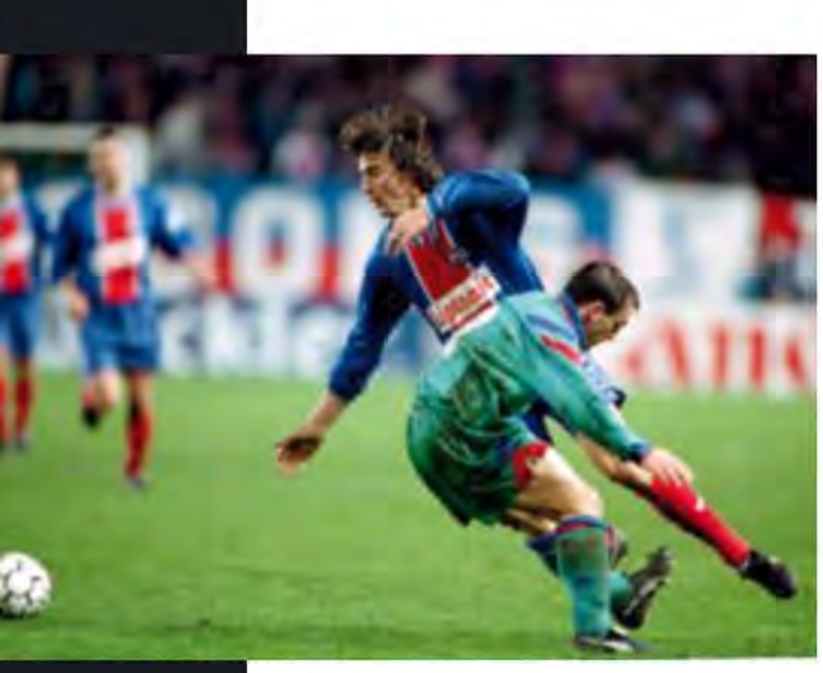
LES DERNIERS MOTS

"ANTOINE, TU L'AS DÉJÀ FAIT ?"

"À la causerie, je leur dis : « Vous l'avez déjà fait, vous l'avez déjà réussi. Quand vous avez battu le Real Madrid, vous aviez sorti un grand d'Espagne. Maintenant, vous allez le refaire contre le deuxième grand d'Espagne. C'est le moment ou jamais. Ils sont forts, oui, mais vous l'êtes autant, vous pouvez y arriver. Ils ont du talent, vous en avez aussi. » Je les ai mis sur un piédestal, il fallait trouver

Rai, l'électron libre du système mis en place par Luis Fernandez, a non seulement trouvé les espaces entre les lignes mais a également perturbé le milieu et la défense du Barça.

Pressé par Antoine Kombouaré et Daniel Bravo, José Maria Bakero est à terre. Les Barcelonais ne pensaient pas que le PSG allait les contrer sur leur propre terrain : le jeu.



Placé sur le côté gauche, David Ginola efface Albert Ferrer. L'attaquant parisien devait fixer le défenseur espagnol, le provoquer et créer des espaces dans l'arrière-garde catalane. Mission accomplie.

Jean-Claude Pichon/L'Équipe - André Lecoq/L'Équipe

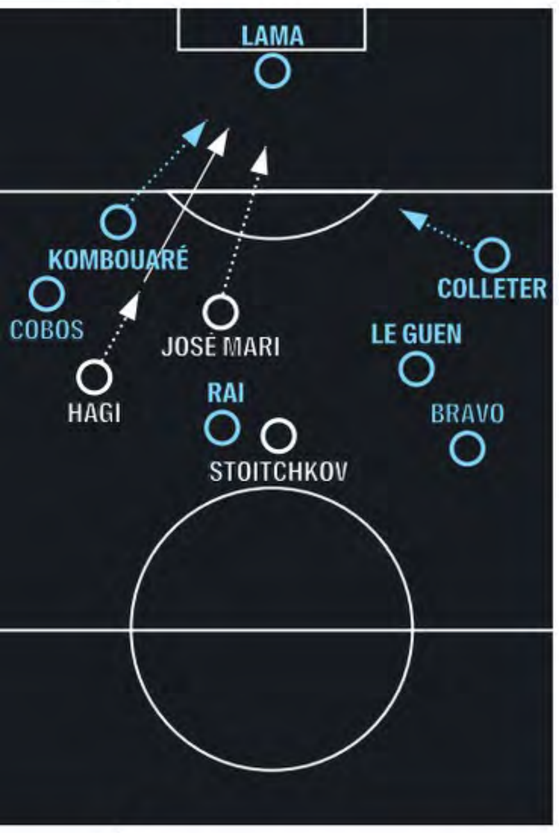
les mots pour les faire grimper aux arbres. Ce n'est pas difficile de battre une équipe, simplement il faut savoir jouer et avancer ensemble, partager. Je sentais bien ce groupe. Il m'avait accepté, il était avec moi. J'ai aussi insisté sur le public: «Il va être là et il n'attend qu'une chose, dès le départ, que vous soyez présents. Si c'est le cas, il va se lever et vous pousser. Vous l'avez déjà fait contre le Real! Antoine, tu l'as déjà fait? Vous l'avez tous fait, non? Vous en êtes capables. Moi, j'ai envie de battre Cruyff. Et j'ai envie de le battre avec une équipe qui joue, avec la manière.»"

LA MI-TEMPS
"JE PRENDS MON PIED EN VOUS REGARDANT"

"On n'est ni menés, ni malmenés *(0-0)*. On joue bien, on est conquérants. On a touché quatre fois les montants. On n'est pas là pour subir mais pour les empêcher de jouer, pas en faisant des fautes bêtes ou en passant notre temps à défendre, non, on est là pour les empêcher de jouer en jouant. Et on leur pose des problèmes, même si la vitesse dans leurs transmissions me fait un peu peur. Tout le monde participe, se replace, est impliqué, concerné. Le fil rouge, c'est le contrôle au milieu et les trois miens y sont, ils donnent de l'impulsion à la perte et à la récupération. On met de la densité dans l'axe et ça oblige le Barça à resserrer. Du coup, il n'y a personne pour venir sur le côté aider Ferrer, qui est en difficulté dans les un contre un avec David. Il faut continuer à le trouver rapidement. L'intelligence de Rai dans son positionnement entre les lignes les perturbe aussi. •••

Quand Begiristain sort, Le Guen monte d'un cran au milieu et c'est tout le bloc équipe parisien qui prend possession du camp barcelonais. Ginola est temporairement passé à droite et Rai, entre les lignes, profite de l'attention portée à Weah pour s'infiltrer dans l'espace créé.

Au tableau !



Au terme d'une longue phase de possession barcelonaise, Hagi rentre à l'intérieur et lance José Mari. Lama remporte son duel (66e), c'est le tournant du match. Sur le contre, Ginola trouve encore une fois la barre.

••• J'ai de l'admiration pour mes joueurs. Ce qu'ils montrent, c'est remarquable. Ils les regardent dans les yeux. Ils montent leur niveau. Je suis heureux d'être leur entraîneur. Mes mots sont simples : « Continuez, ne vous arrêtez pas ! Vous allez y arriver. Vous serez récompensés. » Qu'est-ce que je pourrais leur dire d'autre que « messieurs, c'est super, bravo, félicitations, ne lâchez pas, vous allez le faire » ? « Il y a l'état d'esprit, l'envie, le jeu, le plaisir. Je prends mon pied en vous regardant, je m'excite, je vous applaudis. » Tu veux que je leur dise : « Fais attention à ton marquage, donne plus vite ton ballon ? » Même pas en rêve ! Je veux que mes mots aient un impact. Tac, le coach est content, il est avec nous !"

LE BUT ENCAISSÉ ET LE COACHING
"JE FAIS MONTER LE GUEN AU MILIEU ET ON PASSE À TROIS DERRIÈRE"

"Quand on prend le but de Bakero, j'ai mal au cœur. C'est dur. Ce n'est pas possible, il faut changer quelque chose, trouver, vite rectifier. Cruyff sort Begiristain, un attaquant, pour José Mari, un milieu. Peut-être qu'il s'est dit « maintenant on va reculer ». C'est qu'il reconnaît qu'il a une équipe forte en face capable de retourner une situation. Pour qu'il change, c'est qu'il a des craintes, qu'il a peur de

Paul Le Guen, initialement placé en défense centrale, a contrecarré les offensives catalanes et n'a jamais hésité à s'intercaler au milieu pour apporter le surnombre.

73e minute : Rai s'envole sur le corner tiré par Paul Le Guen. Le PSG recolle au score.

nous. On est menés et éliminés, leur attaquant le plus axial est sorti, du coup, je décide de faire monter Le Guen au milieu, un peu en électron libre, parce que j'ai besoin d'avoir davantage de relation technique plus haut. Pour schématiser, on passe en 3-3-1-3. Derrière, on peut rivaliser en vitesse. Cobos, Kombouaré et Colleter peuvent balayer sur toute la largeur et faire une défense d'occupation du terrain. Ça étire les lignes et José Mari a un face-à-face avec Bernard *(Lama)* pour mettre le deuxième.

Plus tard, quand je l'ai récupéré à Bilbao, je lui ai dit : « Tu sais pourquoi je t'ai pris ? Parce que tu as raté cette occasion. Si tu marques, je ne te prends pas ! » Et lui, après, m'avoua : « Tu nous as surpris en mettant en place un système et des joueurs pour jouer et nous battre. Johan nous a dit : "Soyez fiers, vous n'avez pas été battus par des baltringues mais par une très belle équipe." » Derrière cette balle de break sauvée, David trouve la barre mais je ne doute pas. On continue de jouer ensemble. Je vois des dédoublements, de l'envie, l'ambition d'être haut, de récupérer. Et on obtient ce corner. Cruyff pense peut-être au match aller et à l'égalisation de Weah de la tête. Il amène de la taille avec Abelardo, qu'il fait entrer sur le corner... On ne le fait jamais... Chez nous, Rai ressent une douleur, une gêne. Il veut sortir. On a dit à la « Noum » *(Pascal Nouma)* de se préparer. Finalement, Rai marque de la tête sur le corner de Paul et je lui dis : « Tu restes ». J'arrête tout, on ne touche à rien."

Mis sous pression par Abelardo, qui se retrouve parfois avant-centre pour apporter sa taille, Le Guen renverse le jeu sur Colleter qui élimine brillamment Eusebio avant de donner pour Valdo qui progresse et lance plein axe Guérin, parti pour marquer l'histoire.

LE RENVERSEMENT
"ILS SONT MORTS, ON LES A TUÉS"

"Le Guen vient me voir pour savoir s'il doit rester au milieu ou reprendre sa place derrière. Je lui dis : « On continue comme ça ». Lui n'est pas sûr mais il reste. À ce moment-là, j'ai mes onze joueurs, les 45 000 spectateurs, les journalistes mais aussi tous les téléspectateurs qui me scrutent, m'observent, regardent mon style, mes changements... C'est une soirée importante et on est en train de réussir un truc. Ce n'est pas parce qu'on obtient l'égalisation que je dois revenir sur ce que j'ai décidé avant. C'est bien dans cette nouvelle configuration, avec Paul repositionné plus haut, qu'on a repris le match, le dessus, et qu'on est parvenus à égaliser. Donc pourquoi faire marche arrière ? Je sais que Cobos, Colleter et Kombouaré vont se mettre en quatre pour qu'on n'en prenne pas un autre. Je ne veux pas revenir sur mon idée et redescendre le bloc. On reste, on continue et on pousse pour aller chercher ce deuxième but. Je veux garder la maîtrise d'une situation qui nous est favorable. C'est un risque, mais je le prends, pour gagner. Le Barça recule, les duels sont pour nous. On a le ballon dans leur camp. J'ai les joueurs pour garder le ballon dans leur moitié de terrain, donner, se déplacer. On coupe les transmissions et on est encore capables d'accélérer à la récupération. Il n'y a rien à changer et quasiment rien à dire : ils vont le faire. Quand Valdo donne à Vincent, il pense qu'il va la lui redonner. Et non, il s'en va, il est parti, il frappe de 25 mètres et ça rentre ! Il avait été touché à l'épaule en première période, sorti sur un brancard, il était revenu. On lui a fait signe plusieurs fois, mais non, non... Avec ce deuxième but, ils sont morts, on les a tués. Ils sont cuits-cuits. Je suis tombé amoureux de mon équipe ce soir-là. Quand tu vois ce qu'ils ont réalisé, tu ressens une telle fierté, un immense bonheur." •••

83e minute : Vincent Guérin arme sa frappe du pied droit. Le ballon va mourir dans le petit filet, à droite de Carlos Busquets, le gardien espagnol. Le Paris-SG prend l'avantage et ne le lâchera plus.

Denys Clément/L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe

Au tableau !

LES STATS

PARIS-SG		BARCELONE
25'23"	TEMPS DE POSSESSION	28'21"
16'44"	TEMPS DE POSSESSION DANS LE CAMP ADVERSE	12'05"
20	TIRS	9
7	TIRS CADRÉS	3
7	CORNERS	2
22	COUPS FRANCS	16
2	HORS JEU CONTRE	7

LES BUTS

0-1 Bakero (50e, passe de Koeman)
1-1 Rai (73e, passe de Le Guen)
2-1 Guérin (83e, passe de Valdo)

L'IMAGE QUI RESTE

"POURQUOI JE LUI AI FAIT ÇA ?"

"Cette joie, dans ce Parc, cette ambiance, les supporters. C'était fort. Le Real, l'année d'avant, c'était un exploit. Là, c'en est un aussi. On bat et on sort le Barça de Cruyff, un précurseur qui avait anticipé le football de demain. En revanche, j'ai un regret : m'être permis de courir comme un déglingué devant son banc de touche quand on a inscrit le second but. Après coup, en revoyant les images, ça m'a fait mal au cœur. Pourquoi je lui ai fait ça ? Il m'a tellement donné envie. Sans lui, je ne serais pas là à faire ce que je fais. Putain, Luis ! Après la rencontre, j'étais avec mon fils Johan... Et Cruyff est venu me féliciter. Il était élogieux, grande classe. Essaie de lui ressembler, Luis, essaie de faire comme lui. Regarde ce Monsieur ! L'élève n'a pas donné une leçon au maître. Non ! Cruyff reste le maître. Mais on a gagné en jouant et je pense que le maître était content de l'élève." ● T. S.

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

Luis Fernandez, Francis Llacer et Bernard Brochand (de gauche à droite) félicitent George Weah. Le PSG est en demies de C1, la première de son histoire.

Didier Fèvre/L'Équipe

LE QUIZ DE LUIS : 5/8

"Quelle équipe a eu la possession du ballon ?
Je dirais 50-50. (**FAUX.** 28 minutes et 21 secondes pour le Barça contre 25 minutes et 23 secondes pour le PSG.) **0/1**

Combien de changements avez-vous effectué ?
Zéro. (**VRAI.**) Pourquoi en pénaliser un ? Ils étaient tous dedans. **1/2**

Combien de tirs avez-vous effectué ?
Entre 15 et 20. (**VRAI.** Le PSG a effectué 20 tirs dont 7 cadrés.) Quand l'équipe adverse ne cadre que trois fois *(sur 9 tirs),* cela veut dire quelque chose... **2/3**

Où est-ce que le Barça a le plus attaqué ? L'axe, côté droit, côté gauche ?
L'homme le plus dangereux chez eux était Stoitchkov, et celui qui montait beaucoup était Sergi, donc leur jeu passait plus par leur côté gauche. (**VRAI.** Les attaques barcelonaises, comptabilisées à chaque franchissement de la ligne défensive adverse, sont venues cinq fois de leur côté gauche, une fois du centre et une de la droite.) **3/4**

D'où sont principalement venues vos attaques ?
Je dirais de la gauche aussi, car il y avait David *(Ginola),* le seul chez nous qui adoptait une position aussi écartée et quasiment permanente. Et il y avait plutôt une bonne relation de jeu avec Colleter. (**FAUX.** 4 sont arrivées du côté gauche, 4 du droit, alors que 7 sont venues du centre.) **3/5**

Combien de corners avez-vous concédé ?
Pas beaucoup, 3 ou 4 maximum. (**VRAI.** 2.) **4/6**

Sur ses dix duels directs avec Ferrer, combien de fois est passé Ginola ?
10. (**FAUX.** Ginola a éliminé son vis-à-vis à 8 reprises.) David était dans son match. Parce que Ferrer, c'était dur. **4/7**

Qui est l'avant-dernier passeur sur le but de Guérin ?
C'est Colleter. (**VRAI.**) C'était à l'opposé de mon banc, de l'autre côté. Sur la gauche, il l'a fait passer par-dessus un joueur barcelonais avant de la donner à Valdo, qui a transmis à Guérin." **5/8** ● T. S.

L'ÉQUIPE

explore

exclusivité abonnés

à découvrir sur L'Équipe explore

long format

One, two, three, viva Belmadi !

INÉDIT

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

les créations et contenus originaux de

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 13,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

BUCAREST LA FAROUCHE

"Ville de la joie", la capitale roumaine brille par sa truculence et son désordre général. Le football, avec ses ultras, ses temples secrets et ses rivalités ancestrales, en est le parfait reflet.

Par
Théo Troude, à Bucarest

Photos
Christophe Berlet/L'Équipe

ATLAS

Bucarest, Roumanie.
Population
1,83 million d'habitants.
Température moyenne l'hiver
- 2 °C.
Température moyenne l'été
22 °C.
Soleil 5,8 heures par jour.
Précipitations 74 jours par an.

J'ai refusé de partager un rail de cocaïne avec les ultras du Dinamo Bucarest, je n'aurais pas dû. La générosité roumaine n'a aucune limite, la rejeter, c'est pécher. Quand deux gaillards entièrement vêtus de noir m'ont enfermé à double tour avec eux dans les toilettes crasseuses du bar qui leur sert de QG, royaume impénétrable des faubourgs nord, j'ai cru à un drôle de coup. "Quoi, t'es un flic, en fait ?", me lance en anglais l'un d'eux, membre de l'un des groupes les plus craints de la ville.

Je m'étais battu pour gagner la confiance de ces supporters discrets, tout au long de ce dimanche glacial mais ensoleillé de janvier. C'est jour de Marele derby, "derby éternel" face au FCSB, la nouvelle version du Steaua Bucarest (on y reviendra). Avant d'atterrir, j'avais trouvé un indic' sur Instagram. Adrian*, 16 ans, fils de l'ancien boss du collectif, avait accepté de m'ouvrir les portes de la famille ultra, réunie pour préparer ce grand soir à domicile. À 14 heures, je rencontre cet ado à la peau rougie. Son aplomb et sa taille nous permettent de nous infiltrer dans les entrailles de cet univers. Les festivités débutent par la découverte d'un endroit secret, caché au cœur de la pittoresque place Obor ("vieux marché" en roumain).

Les parrains reclus dans un souk

Rendez-vous à l'extrémité nord-est du "Petit Paris" – l'autre surnom donné à Bucarest pour son héritage architectural français, gâché depuis par des

tags. Plantée de l'autre côté du périph, cette immense halle est entourée d'un souk. En ce jour de marché, l'odeur de barbecue se mêle à celle de poissons frais et de fromages affinés. La musique roumaine, dansante et mélancolique, donne envie de tout dévorer. Au sol comme dans les airs, d'énormes colonies de pigeons guettent les maladresses des clients. "C'est ici", indique Adrian en pointant du doigt une sorte de cabane aux murs de métal tagués en rouge.

Sur le toit de ce snack, baptisé *Terasa Obor,* la parabole indique capter la 6G, et le tout, aux apparences de roulotte abandonnée, arbore un message principal : "Veni, vidi, mici", du nom de la principale spécialité culinaire. Ces saucisses de bœuf grillées réchaufferaient le corps pour 4 lei seulement (80 centimes d'euro).

Mais où sont les supporters ? "Derrière la porte, à gauche du bar", répond Adrian. En ferraille rouillée, sous des bâches vertes, elle grince quand je la pousse. Dans cette arrière-boutique improvisée, invisible de l'extérieur car dissimulée sous d'énormes parasols Skol – la bière locale qui "refroidit l'homme" –, huit ultras, tout en noir, m'attendent. Un grand sourire aux lèvres, ils me saluent chaleureusement, l'un après l'autre. Ce sont les anciens : tous ont plus de 40 ans et le crâne dégarni. Ils me guident vers des tables, au fond de leur repaire. À y regarder de plus près, il s'agit d'un assemblage de caisses de biè- •••

PRATIQUE

Décalage horaire +1 heure.
Distance Paris-Bucarest 1872 km pour 3 heures de vol.
Prix du billet d'avion De 75 à 315 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel 71 euros en moyenne.
Trajet aéroport - centre-ville Entre 8 et 12 euros en taxi, 80 centimes en bus.
Ticket de transports en commun 61 centimes (3 lei).
Monnaie Leu, lei au pluriel (1 euro = 4,95 lei).

Au FC Voluntari, au maillot bleu ciel, ce sont de sages supporters et une trentaine de riches retraités qui vibrent pour les performances de ce club fondé en 2010 dans le nord de Bucarest. Pour retrouver les traces d'une culture plus populaire, rendez-vous au snack *Teresa Obor* où se retrouvent les "anciens" du Dinamo Bucarest.

••• res, recouvert d'un morceau de plastique. Dessus, trois mici et une grande bouteille de Skol. Je suis réchauffé et refroidi, comme promis. C'est gras mais, surtout, ça fond en bouche. On en oublie le monde extérieur. On se lèche les doigts comme si le Covid n'existait pas. En plus, "c'est offert". La sensation de convivialité est telle que Tudor, 45 ans dont vingt-cinq comme ultra, se laisse emporter par ses souvenirs. "Regarde, c'est la vidéo de notre bagarre à Paris contre les gars du Steaua, juste après le match contre la France à l'Euro 2016. Ils s'étaient carrément cachés dans un restaurant!" C'est une spécialité, ici. Les matches de la sélection roumaine sont le contexte parfait pour les combats puisque, pour une fois, tous les ennemis se trouvent dans la même tribune.

Un bar à la gloire d'une équipe anglaise

Une heure de discussion plus tard, après nous avoir fait goûter (gracieusement) tous les fromages et toutes les viandes des halles, mon indic' m'emmène à la rencontre de la jeune garde, bien plus difficile à aborder. On passe devant le stade du soir, le légendaire Stefan cel Mare, tellement vétuste qu'il devrait être démoli en fin d'année. Le match est à 20 heures, il n'est que 16 heures, mais les CRS locaux quadrillent déjà le quartier. Quelques centaines de mètres plus loin, on remarque une compagnie en train de contrôler un groupe d'une cinquantaine d'ultras. "Ce sont eux", assure

ON VISITE QUOI ?

Cinq découvertes incontournables

1. Le palais du Parlement
Vestige de la folie des grandeurs du dictateur Nicolae Ceausescu, le deuxième plus grand bâtiment administratif au monde après le Pentagone est inévitable, étendu sur 350 000 m^2 en centre-ville et divisé en 1100 pièces. Dans un style néoclassique stalinien, c'est une piqûre de rappel historique *(photo)*.

2. La cathédrale du Salut de la nation roumaine
Jouxtant le Parlement, ce chantier orthodoxe de 120 mètres de haut est en cours depuis 2011, suscitant la polémique pour ses coûts de construction faramineux (entre 80 et 120 millions d'euros). Ouvert en 2018, ce lieu impressionnant peut accueillir 5 000 fidèles.

3. L'Athénée roumain
Une excellente raison de continuer à surnommer Bucarest "le Petit Paris". Œuvre de l'architecte français Albert Galleron, inaugurée en 1889, cette salle de concert néoclassique est située en plein cœur de la ville.

4. Le musée du village roumain
Le lieu parfait pour comprendre la Roumanie, avec plus de 300 structures importées de toute la campagne du pays. Sur les rives du lac Herastrau, fermes, églises et moulins constituent un musée gigantesque de la ruralité.

5. Les parcs publics
Ils sont nombreux, et permettent d'échapper aux avenues rectilignes. Perdez-vous dans le jardin Cismigiu, épatant de verdure et doté d'une grande patinoire. Puis embarquez sur une barque dans les 200 hectares du parc Herastrau, pour conclure une balade.

STADES

1. Arena Nationale
Bulevardul Basarabia 37-39, Bucarest
Équipes résidentes FCSB et équipe nationale de Roumanie
Inauguration 2011
Capacité 55 600 places

2. Stade Dinamo
Soseaua Stefan cel Mare 7-9, Bucarest
Club résident Dinamo Bucarest
Inauguration 1951, destruction possible en fin d'année 2022
Capacité 15 032 places

3. Stade Steaua
Bulevardul Ghencea 35, Bucarest
Club résident Steaua Bucarest
Inauguration 2021
Capacité 31 254 places

4. Rapid Arena
Calea Giulesti 18, Bucarest
Club résident Rapid Bucarest
Inauguration 2022
Capacité 14 050 places

5. Stade Anghel-Iordanescu
Strada Nita Pintea, Voluntari
Club résident FC Voluntari
Inauguration 2012
Capacité 4 600 places

Adrian. Pour pouvoir les suivre au-delà des fouilles, on doit se glisser dans la masse. Ça marche. Les forces de l'ordre nous repoussent tous ensemble dans une ruelle étroite. Là, les choses se compliquent. On débouche sur une rue quasi déserte. Certains réparent leur voiture, capot ouvert, en buvant une boisson énergisante. D'autres fument un joint. Aucune chance d'imaginer que le bâtiment juste devant eux est leur bar. Le groupe entre, nous compris, dans un nuage de fumée, odeur cigarette mouillée de bière. Toujours impossible de comprendre que cette grande pièce en bois sombre et aux vitres de plastique est leur QG : les murs sont placardés d'affiches à la gloire d'une grande équipe anglaise. Le serveur porte aussi le maillot, et il est de la même couleur que celui du Dinamo, rouge.

Les ultras restent près de l'entrée, pour voir qui arrive. Je m'installe à l'opposé, pour me faire petit. Entre nous, un couloir mène aux toilettes. Au bout, ça rigole de plus en plus fort. Il est 17 heures, on s'alimente déjà – en Roumanie, on ne mange pas à horaires fixes, mais un plat bien lourd quand on a très faim, un vestige du rationnement communiste, un régime disparu en 1989. Je finis par me lever pour mener l'enquête. Devant deux portes, un jeune fait le guet. Il me pose des questions en roumain. Je finis par comprendre qu'il me demande mon sous-groupe d'appartenance. Dans la confusion, je donne le mauvais nom. Il rit, puis s'inquiète. Je gagne quelques secondes car l'une des portes s'ouvre. Une image saisissante. Un, deux, trois... six géants musclés sortent en file indienne de cet espace de 2 m², hilares. Le garde m'incite à prendre leur place, j'y vais. Sans que je ne m'en rende compte, deux autres ultras se précipitent dans mon dos.

Barres de fer et humiliation

Le bruit sourd du loquet décuple le niveau de tension. Je suis seul, je perds mon anglais. "Keep calm" sont les seuls mots qui me viennent. Leur regard est plus inquiet qu'agressif. Ils veulent une preuve que je ne suis pas un flic. Je sors mon téléphone et montre mon compte Instagram. Pour s'assurer que je ne mens pas, le plus gradé des deux saisit mon portable et "follow" son propre compte pour qu'il reçoive une notification. C'est bon, la température redescend et je suis autorisé à faire mes besoins. Ils ne partent pas. Je me retourne, et les entends s'activer sur le rebord de la fenêtre. Je termine, et vois mon interlocuteur sniffer de la cocaïne avec un billet vert, celui de 1 leu. Il me propose le dernier tiers du rail, c'est là que je refuse. Les doutes reviennent. Heureusement, nous avons sympathisé entre-temps. La porte s'ouvre et je respire, au milieu des chants qui redoublent d'intensité.

Il valait mieux que cette aventure se déroule avant le derby : le Dinamo s'inclinera 3-0 •••

Ville de foot

Dans Bucarest, surnommé le "Petit Paris" en raison de ses boulevards et surtout de son arc de Triomphe (page de droite), planté face à la place Charles-de-Gaulle, la marque du Steaua est omniprésente et constitue la fierté de tous même ceux qui n'ont pas connu, la victoire lors de la C1 1986.

••• face au FCSB, malgré un superbe tifo et des violences dans les tribunes, entre barres de fer, bombes agricoles et même un incendie. Le match ne sera pas arrêté. C'est une nouvelle humiliation après le 6-0 encaissé à l'aller, un pas de plus vers la poule pour le maintien (14e sur 16 équipes) dans un derby qui n'est plus éternel et contre un club qui n'est donc même pas le vrai Steaua, "l'Étoile" vainqueur de la C1 en 1986. Pour résumer, il existe depuis 2017 deux formes de Steaua, qui symbolisent le bazar du foot roumain. Créé par le ministère de la Défense en 1947, symbole de l'armée, le Steaua a subi une règle édictée en 1997 par la LPF, la Ligue roumaine. Une entité politique n'a plus le droit de diriger un club pro. Le capital a donc été ouvert aux investisseurs privés, puis contrôlé à partir de 2003 par un personnage exubérant, Gigi Becali. Ce président, accusé de dégrader et d'user illégalement de l'image de l'institution, sera traîné devant les tribunaux par l'armée. La Cour suprême donne tort au millionnaire, contraint de céder le nom, l'emblème et les infrastructures. Il crée le FCSB, pour faire croire à "FC Steaua Bucarest" pendant que l'armée refonde son historique section foot dans les divisions inférieures.

Cette scission, encore confuse parmi les habitants, contribue au regain de popularité d'un géant endormi. Le Rapid Bucarest, créé en 1923, tombé dans les abysses de la Quatrième Division, a été promu dans l'élite l'été dernier sous l'impulsion du

ON MANGE QUOI?
Cinq options pour supporter sans faim

1. Mici ou Mititei
"Choses petites" en roumain, ce sont des saucisses de bœuf, sans peau, grillées, souvent accompagnées de frites et de moutarde. Plat populaire et peu cher.

2. Ciorba de vacuta
Cette "soupe au bœuf" contient des morceaux de viande de bœuf et beaucoup de légumes, haricots, oignons, pommes de terre, petits pois, carottes, poivrons, céleri... Il s'agit du plat paysan *(photo)*.

3. Tigaie picanta
Cette "poêlée de poulet épicé" est préparée à base de poivrons, de champignons, d'épices diverses et de tomates.

4. Mamaliguta
Une polenta roumaine concoctée à base de fromage frais typique, de semoule, d'ail et de curry.

5. Pastrama de berbecut
Une "pastrami de mouton", accompagnée de thym, d'ail et de poivre noir.

président Daniel Niculae (ancien attaquant d'Auxerre, Monaco et Nancy). Il m'a suffi de visiter la ville en taxi pour réaliser à quel point le football dicte la socialisation des habitants. Un chauffeur pour le Steaua, un autre pour le Dinamo, un troisième pour le Rapid. "Quand j'étais adolescent, j'ai été obligé de choisir l'un des trois, synthétise ce dernier. Si tu ne le fais pas, tu n'appartiens à aucun groupe, donc tu n'as aucun ami, tu n'es personne."

"On est prêts à mourir pour notre club"

C'est en me rendant à l'Arena Nationale, plus grand stade de Roumanie et théâtre de France-Suisse en huitièmes de finale du dernier Euro (3-3 a.p., 4 t.a.b à 5), que j'ai rencontré Vali. On ne parle pas la même langue, mais sa bonhomie facilite le dialogue gestuel. Une main sur le volant de sa Dacia Logan, l'autre sur son téléphone pour attribuer des places à ses amis pour le match du samedi soir : Rapid-UTA Arad (1-1). Ce n'est pas un ennemi attitré, mais les rumeurs indiquent que des ultras du Steaua rejoindront le parcage visiteurs. Ça ne manquera pas. En dépit de la distance – un kop derrière chaque but –, les ultras tromperont les CRS pour se battre à la pause. Je retrouve Vali et ses amis à ce moment-là, dans la cohue, tout sauf étonnés. "Ici, la famille passe après le foot. On est prêts à mourir pour notre club."

Encore une fois, la police n'a pas agi avec violence. Elle a seulement reconduit les fauteurs de trouble à leur place. Car les ultras ont du pouvoir et sont l'âme des clubs. Sans eux, le foot roumain se résumerait à ce que j'ai découvert avec circonspection au nord de la ville, à Voluntari. Dans cette banlieue cossue, où de majestueuses demeures bordent un lac, une équipe financée par le conseil local fait vibrer une trentaine de riches préretraités déguisés en commandants de bord ou en pirates. Créé en 2010, ce FC Voluntari ("FC Bénévoles") est cinquième de Liga 1. De quoi prétendre à l'Europe. C'est dire si le niveau du football roumain a chuté, miné par sa corruption. Septième à l'indice UEFA en 2007, la Roumanie est désormais 25e, coincée entre la Bulgarie et l'Azerbaïdjan. Une honte au pays du roi Gheorghe Hagi.

Les supporters ne quitteront pas pour autant les bars, ni les tribunes. Leur passion rythme la vie agitée d'une cité qui ne dort jamais. "Peu importe que l'on soit en Première ou en Sixième Division, on criera ce que nous sommes", résument Alex et Johnnie, ultras du Steaua depuis l'adolescence. Juste avant mon départ, ils m'ont donné rendez-vous à Ghencea, à la fois siège, centre d'entraînement du club et berceau de l'histoire glorieuse du foot national. On y croise la légende Stefan Iovan, le capitaine de la campagne victorieuse de 1986, désormais coordinateur du centre de formation. Bucarest a sombré mais possède ce qu'il faut pour retrouver les sommets. ● **T. T.**

**Le prénom a été modifié.*

Les duels entre le Dinamo et le FCSB (en haut à gauche), les supporters éclectiques du FC Voluntari (en bas à gauche) et la passion transmise aux deux jeunes ultras du Dinamo Bucarest et au tout jeune supporter du Rapid traduisent la passion du foot dans la capitale roumaine. Une passion qui n'a pas d'âge ni de sexe.

PAS ASSEZ SHOW?

Face au sens américain de l'*entertainment*, le football européen semble partagé entre tradition et modernité.

Par Bérénice Marmonier

On ne s'attendait pas à voir les portes se fermer les unes après les autres. Alors que l'on avait à peine mis la main sur la poignée. "Non, nous ne participerons pas à ce sujet", "Non, il est en vacances"... Instances internationales ou françaises, clubs, etc. Le sujet semble gêner (ou ne pas intéresser, selon le point de vue). Notre question ? "Faut-il plus d'*entertainment (divertissement, en anglais)* dans le foot ?"

Quelques jours avant, le Super Bowl avait une nouvelle fois réussi son pari avec un show dantesque à la mi-temps mené par Dr. Dre, Snoop Dogg, Eminem, Kendrick Lamar et Mary J. Blige. De quoi faire le tour des réseaux, bien plus que le résultat (victoire 23-20 des Rams de Los Angeles face aux Bengals de Cincinnati). Cette édition a d'ailleurs connu la meilleure audience de ces cinq dernières années (112,3 millions de téléspectateurs en moyenne). "Ce n'est pas un hasard si la NFL est allée chercher des rappeurs, souligne Vincent Chaudel, économiste du sport. Cela a décuplé l'intérêt d'un public qui ne regardait pas forcément le foot US. C'est un « faire-venir »."

Des cultures aux antipodes

Alors, le foot doit-il s'inspirer de ces shows devenus des instants phares de la pop culture ? En France, le sujet divise. Très largement. Nombreux sont ceux à souligner que les cultures américaines et européennes (et encore plus françaises) sont aux antipodes. Et que l'appétence pour le spectacle des Nord-Américains ne ferait pas écho ici. "Le spectateur français est là pour voir son équipe gagner, alors que l'Américain se déplace pour un divertissement familial, souligne David Bellion, ex-attaquant de Bordeaux et de Manchester United. Aux États-Unis, les gens verront toujours leur franchise de cœur, alors qu'en Europe, il y a le stress de la descente qui ajoute de la gravité au sport. Les ultras ne sont pas là pour rigoler. Les attentes sont différentes." Même réflexion du côté d'un responsable d'une instance du footballl français : "La question est de savoir si le public est prêt à assister à un show qui prend le pas sur le sportif."

Zuma Press Inc/Alamy Stock Photo - Alain Mounic/L'Équipe

QUELQUES INITIATIVES PASSÉES

En 2016, la LFP avait convié Maître Gims pour un mini-concert organisé avant la finale de la Coupe de la Ligue, opposant le PSG à Lille (2-1). Une initiative qui avait coûté 50 000 euros à la Ligue, selon *L'Équipe*. Dix fois moins cependant que la somme déboursée par l'Olympique Lyonnais pour faire venir le rappeur will.i.am pour l'inauguration de son stade le 9 janvier 2016 contre Troyes. Ces dernières années, c'est surtout l'UEFA qui a tenté d'intégrer une dose de show aux différentes finales de la Ligue des champions. Comme Alicia Keys en 2016, en amont de Real Madrid-Atlético de Madrid. Puis se sont succédé les Black Eyed Peas en 2017, la chanteuse britannique Dua Lipa en 2018, le groupe Imagine Dragons en 2019. L'an passé, l'instance européenne avait fait appel à trois stars US : Selena Gomez, le DJ Marshmello et le chanteur Khalid. ⬢ **B. M.**

Oleksandr Prykhodko/Alamy Stock Photo - Franck Faugère/L'Équipe

Anthony Alyce, rédacteur en chef du site eco-foot.fr, insiste sur le fait que les clubs de foot doivent initier de grands travaux autour de l'accueil et des services proposés au stade avant de penser *entertainment*. "Accessibilité difficile, propreté et offre de restauration qui laissent à désirer... Il y a déjà beaucoup à faire", insiste-t-il. Un argument également pointé du doigt par un responsable de la "fan expérience" d'un club de Ligue 1 : "On préfère transformer notre fan-zone et améliorer la restauration et l'accueil au stade que de prévoir des animations qui coûtent d'ailleurs très cher."

Enrayer le désintéressement des jeunes

La question de l'offre apportée au stade se pose de manière globale, après cette crise sanitaire qui a éloigné les fans des infrastructures sportives. La problématique est même antérieure au Covid-19 puisque, selon certains dirigeants du football, dont Florentino Pérez, président du Real Madrid – chef de file des promoteurs de la Super Ligue européenne –, les jeunes se désintéressent en masse du football. Et pour certains, la carte de l'*entertainment* devrait être jouée plus régulièrement pour enrayer ce phénomène. "Injecter du show au cœur des rencontres de foot est une nécessité, reconnaît Mickael Coulas, président de l'agence lyonnaise ID2SON. Il faut savoir se renouveler pour attirer d'autres publics, quitte à déplaire aux fans hardcore. Est-ce qu'il vaut mieux continuer à s'intéresser à nos 10 000 supporters de base plutôt qu'à l'ensemble de la population susceptible de venir ? En France, on est trop conservateurs. On l'a bien vu quand on a travaillé sur l'identité sonore de la Ligue 1. La LFP a préféré améliorer l'existant plutôt que de partir sur une page blanche."

"Florentino Pérez transforme Bernabeu en Disneyland" Vincent Chaudel, économiste du sport

Pour Vincent Chaudel, il faut trouver un équilibre, entre tradition et modernité : "Il ne faut pas donner tout le pouvoir aux fans experts. Il faut accepter de s'ouvrir à de nouvelles pratiques, à des nouveaux modes de partage d'émotions. Florentino Pérez transforme Bernabeu en Disneyland, il faut que l'on comprenne qu'il n'y a pas de secret : pour avoir du sport de haut niveau, il faut en avoir les moyens et donc mettre en place des logiques commerciales." Un responsable d'une instance du foot français reconnaît avoir "peur de la réaction de certains fans. Mais cela permettrait de dépoussiérer la gestion des manifestations sportives et toucher d'autres cibles". Mais encore faut-il le faire, en bonne et due forme. Invité en 2016 à la finale de la Coupe de la Ligue, le chanteur Maître Gims s'était fait huer par les supporters du PSG. ⬢

LE "RÂLEUR" S'EST BIEN DÉTENDU

Dernier Allemand à être sacré, en 1996, l'ancien défenseur de Dortmund, qui avait la réputation de souvent l'ouvrir, raconte à *France Football* ses "BO" souvenirs.

Par Alexis Menuge, à Dortmund. Photos Sébastien Leban/L'Équipe.

Il passerait presque incognito. Vêtu d'un bonnet pour braver le froid, Matthias Sammer arrive pile à l'heure au rendez-vous fixé au restaurant *Gasthof zum Wildpark* à Grünwald, dans la banlieue chic de Munich. Le teint toujours pâle, mais visiblement en forme à 54 ans, le Ballon d'Or 1996 semble d'excellente humeur. C'est Toni Roiderer, le gérant, qui l'accueille, avant de lui lancer dans un patois bavarois : "Tant que nous sommes entre mecs, c'est nous les patrons, mais si jamais ma femme débarque, il faut dire que c'est elle la patronne, elle sera contente." Sammer, qui ne rencontre plus de difficultés à déchiffrer le bavarois, opine. "Avec le temps, je ne le parle toujours pas, mais je le comprends." Emménager dans la région en 2006, à dix minutes à pied du domicile de Karl-Heinz Rummenigge, Ballon d'Or 1980 et 1981, l'a aidé. "Pas besoin de se cacher à Munich, lâche-t-il. Ici, il y a beaucoup de politesse, de respect, c'est très agréable. Ce n'est pas la peine que je me déguise pour éviter d'être sollicité à chaque coin de rue. C'est un luxe."

Seul Allemand sacré sans avoir joué au Bayern

Au moment de pénétrer dans cette taverne où ont été tournés plusieurs épisodes de la série policière *Inspecteur Derrick* dans les années 1980, il se retrouve nez à nez avec Markus Hörwick, l'ancien responsable de presse historique du Bayern Munich – il y est resté trente-trois ans – qu'il a côtoyé au quotidien entre 2012 et 2016 pendant quatre années éreintantes en tant que directeur sportif. Les deux hommes se remémorent quelques souvenirs, avant que Sammer ne prenne congé en lui glissant qu'il a rendez-vous avec *France Football* pour évoquer ses souvenirs du Ballon d'Or en 1996. "Je me rappelle que lorsque Gerd *(Müller)*, Franz *(Beckenbauer)* ou Karl-Heinz avaient été sacrés, tout le club était en ébullition, confie Hörwick. C'était à chaque fois un grand moment de ...

BALLON D'OR

... Matthias Sammer

Consultant vedette pour la télévision allemande et conseiller de son club de cœur, le Borussia Dortmund, Matthias Sammer reste connecté à son milieu d'origine.

Sur les traces de...

Le sourire, aujourd'hui, de Matthias Sammer (à droite) tranche avec son sérieux, son visage fermé et ses remontrances adressées à ses coéquipiers lors de sa carrière de joueur. Un leadership qui a sans doute joué dans l'attribution de son Ballon d'Or en 1996 (ci-contre à gauche).

••• l'histoire du club. Quant à Matthias, non seulement il l'a décroché en tant que défenseur, mais aussi et surtout comme seul Allemand à n'être jamais passé par le Bayern."

Il apprend la nouvelle en sortant d'un restaurant de steaks

D'emblée, Sammer précise qu'il ne déjeunera pas. Le natif de Dresde se contente d'un grand verre d'eau plate. Puis se plonge dans les souvenirs qui ont conduit à sa victoire un peu surprise au Ballon d'Or il y a un peu plus d'un quart de siècle. "Dans les jours qui avaient précédé l'élection, j'avais conscience de l'importance du Ballon d'Or, mais pas des conséquences ni de la résonnance qu'il aurait les mois et les années suivantes. Je n'aurais jamais imaginé le décrocher..."

C'est presque par hasard qu'il apprendra la nouvelle. "Je me souviens que nous étions en pleine période des marchés de Noël, je revenais d'un restaurant de steaks à Stuttgart avec ma femme quand un ami m'a appelé pour me demander si j'étais au courant que j'avais gagné. C'était incroyable. Quelle surprise! J'étais bien sûr heureux comme un pape. Je ne suis pas de nature à extérioriser ma joie mais, intérieurement, je jubilais. Quelques jours plus tard, le Borussia Dortmund a organisé une petite cérémonie au stade. J'ai invité toute l'équipe au restaurant pour célébrer cette

"Plus le temps passe, plus je regarde mon Ballon d'Or" Matthias Sammer

distinction, bien que je n'aie jamais été un fêtard. Le premier à m'avoir félicité a été Berti Vogts, mon sélectionneur en 1996. À l'occasion du match à domicile suivant, le rédacteur en chef de *France Football* a voulu me remettre le Ballon d'Or quelques minutes avant le coup d'envoi. Je n'avais pas vu d'un bon œil cette démarche, car je ne souhaitais pas que l'attention soit portée sur ma personne et je craignais de ne pas être concentré en début de match, mais on m'a expliqué que c'était la tradition. J'ai donc fait une exception. *(Rires.)* Avec le recul, c'était un grand moment."

Quelques jours plus tard, il accordera un long entretien au magazine en compagnie d'un interprète, dans le fief de Franz

Le classement de 1996

1. **Matthias Sammer** (ALL, Bor. Dortmund), 144 pts
2. **Ronaldo** (BRE, FC Barcelone), 143 pts
3. **Alan Shearer** (ANG, Newcastle), 109 pts
4. **Alessandro Del Piero** (ITA, Juventus), 65 pts
5. **Jürgen Klinsmann** (ALL, Bayern), 60 pts
6. **Davor Suker** (CRO, Real Madrid), 38 pts
7. **Éric Cantona** (FRA, Manchester Utd), 24 pts
8. **Marcel Desailly** (FRA, AC Milan), 22 pts
9. **Youri Djorkaeff** (FRA, Inter Milan), 20 pts
10. **George Weah** (LIB, AC Milan), 17 pts
11. **Karel Poborsky** (RTC, Manchester Utd), 15 pts
12. **Nwankwo Kanu** (NGA, Inter Milan), 14 pts
13. **Gabriel Batistuta** (ARG, Fiorentina), 12 pts
-. **Alen Boksic** (CRO, Juventus), 12 pts
-. **Andreas Köpke** (ALL, Marseille), 12 pts
16. **Fabrizio Ravanelli** (ITA, Juventus), 9 pts
-. **Predrag Mijatovic** (YOU, Real Madrid), 9 pts
18. **Didier Deschamps** (FRA,Juventus) 8 pts
19. **Kubilay Türkyılmaz** (SUI, Grasshopper), 5 pts
20. **David Seaman** (ANG, Arsenal), 4 pts
-. **Raul** (ESP, Real Madrid), 4 pts
22. **Paolo Maldini** (ITA, AC Milan), 3 pts
-. **Christian Ziege** (ALL, Bayern), 3 pts
-. **Patrik Berger** (RTC, Liverpool), 3 pts
-. **Trifon Ivanov** (BUL, Rapid Vienne), 3 pts
26. **Radek Bejbl** (RTC, Atlético de Madrid), 2 pts
27. **Manuel Rui Costa** (POR, Fiorentina), 2 pts
28. **Ronald de Boer** (HOL, Ajax Amsterdam), 1 pt
29. **Luis Figo** (Portugal, FC Barcelone), 1 pt
30. **Brian Laudrup** (DAN, Glasgow Rangers), 1 pt
31. **Sergi** (ESP, FC Barcelone), 1 pt
32. **Zinédine Zidane** (FRA, Juventus), 1 pt

Beckenbauer, le chic chalet-restaurant *Zum Stanglwirt* à Kitzbühel (Autriche).

Où se trouve désormais son Ballon d'Or ? Même pas chez lui ! "Le gouvernement souhaitait réunir tous les plus grands trophées de l'histoire de l'Allemagne et au niveau des sports, j'ai été choisi avec mon Ballon d'Or au côté de Katarina Witt, double championne olympique de patinage artistique *(1984, 1988)*. Il se trouve donc depuis deux ans à la *Haus der Geschichte* (Maison de l'histoire) à Bonn. Le gouvernement souhaitait avoir le Ballon d'Or pendant cinq ans, comme le stipule son règlement, mais j'ai refusé, car je ne veux pas m'en passer aussi longtemps. Nous avons trouvé un accord sur trois ans. Je le récupérerai à la fin de l'année." Une itinérance récurrente car, sur ces vingt-cinq dernières années, son prestigieux trophée a changé de lieu à trois reprises. "Jusqu'en 2005, il était à Dortmund, puis à Stuttgart lorsque j'étais l'entraîneur du VfB et depuis 2006, il a élu domicile à Grünwald, dans le sud de Munich. Il trônait à une place de choix dans mon salon, au-dessus du téléviseur, au milieu de mes médailles. Nos visiteurs le contemplaient plus que moi, sachant que je le connais bien maintenant. *(Rires.)* Quand il est chez moi, il attire les regards. Je dois concéder que plus le temps passait, plus je le regardais et, à chaque fois, un souvenir précis ressurgissait. C'est une période importante de mon existence. Il est temps qu'il revienne au bercail. *(Rires.)*"

"Fier de faire partie des rares défenseurs à l'avoir eu"
Matthias Sammer

Populaire à l'étranger, jalousé à la maison

Sammer est régulièrement interrogé sur son trophée, surtout à l'étranger. "Dans la rue, que ce soit en Italie ou en Espagne, il est rare que je ne sois pas questionné sur le Ballon d'Or. Récemment, j'étais à Barcelone pour le match du Barca contre le Bayern *(0-3)* en phase de groupes de la Ligue des champions et plusieurs socios catalans m'ont sollicité pour une photo en pleine ville et m'ont lancé : « Vous êtes l'un des rares défenseurs à avoir obtenu le Ballon d'Or *(NDLR : avec Franz Beckenbauer en 1972 et 1976, et Fabio Cannavaro en 2006)*. Encore toutes nos félicitations Monsieur Sammer. » Je suis forcément ravi et fier de faire partie des rares défenseurs à l'avoir eu, même si je n'étais pas un défenseur classique mais plutôt une sorte de meneur de jeu en défense, le libéro de l'époque. J'adorais monter dans le camp adverse balle au pied. C'est une question d'interprétation." En revanche, en Allemagne, Sammer avoue être surpris du faible écho de sa prestigieuse distinction. "Il n'y est quasiment jamais fait référence. Comme s'il régnait une espèce de jalousie et que le mérite n'etait pas reconnu à sa juste valeur. L'Allemand est compliqué, notamment dans la perception et dans le ressenti de certaines choses. Il y a comme une sorte de blocage..."

Sa victoire est pourtant la dernière pour un Allemand. Malgré les triomphes du Bayern en Ligue des champions en 2001, 2013 et 2020 ou le titre de champion du monde de la Nationalmannschaft au Brésil en 2014, aucun joueur outre-Rhin ne lui a succédé, ce qui n'est pas pour le •••

Sur les traces de...

••• déranger. "C'est une fierté. À 54 ans, j'ai mon ego. Un jour, un compatriote le remportera de nouveau, mais je ne suis pas pressé. *(Rires.)* Si aucun Allemand ne l'a gagné depuis, ce n'est pas seulement à cause de la domination de Messi et Cristiano Ronaldo ou du manque de résultats à certaines périodes de la sélection ou des clubs allemands en Coupe d'Europe. Mais parce que c'est l'Allemagne qui a gagné le

Matthias Sammer
Né le 5 septembre 1967 à Dresde (Allemagne de l'Est).
1,81 m ; 75 kg. Libéro ou milieu défensif.
International (23 sélections, 8 buts avec la RDA ;
51 sélections, 8 buts avec l'Allemagne).

Parcours
Dynamo Dresde (1985-1990), VfB Stuttgart (1990-1992), Inter Milan (1992), Borussia Dortmund (1992-1998).

Palmarès
Euro 1996 ; Ligue des champions 1997 ; Coupe Intercontinentale 1997 ; Championnat de RDA 1989 et 1990 ; Championnat d'Allemagne 1992, 1995 et 1996 ; Coupe de RDA 1985 et 1990 ; Supercoupe d'Allemagne 1992, 1995 et 1996 ; Ballon d'Or *France Football* 1996.

Vainqueur de l'Euro en 1996 avec l'Allemagne (ci-contre à gauche) et de la C1 en 1997 avec Dortmund face à la Juventus de Zinédine Zidane (en bas à droite), Matthias Sammer a toujours voué une vive admiration pour les illustres anciens du football allemand. En particulier pour son modèle, Franz Beckenbauer (ci-contre à droite), mais aussi Gerd Müller, incinéré non loin de son domicile.

Mondial en 2014 et le Bayern qui a remporté la C1 en 2013 ou en 2020. À chaque fois, c'est avant tout un collectif qui s'est distingué. Quand on pense au Bayern vainqueur de la C1 en 2013, on pense à Ribéry, à Robben, à Neuer ou à Müller, mais pas à un joueur en particulier qui aurait écrasé tous les autres comme ce fut le cas avec Cristiano au Real Madrid ou Messi au Barca."

Il aurait pu mourir d'une infection

Chaque année, Sammer suit la cérémonie du Ballon d'Or et dresse toujours le même constat. "Je suis rassuré que chaque Ballon d'Or couronne toujours un vrai champion. À l'époque actuelle, si un joueur perd un match, en général il échange son maillot et il retrouve très vite le sourire. Certains osent même procéder à un échange de leur tunique dès la mi-temps. C'est aberrant. C'est quelque chose que je ne comprends pas. Pour ma part, j'allais directement au vestiaire. Jamais je n'aurais imaginé échangé mon maillot avec qui que ce soit, encore moins après une défaite. Ça ne m'intéressait pas. Seule la victoire était belle."

Gardien des valeurs et des principes, Sammer profite de l'occasion pour rendre hommage à un ancien double Ballon d'Or : "Franz *(Beckenbauer)* a été mon idole comme joueur et comme personnalité, glisse-t-il. À la maison, j'ai un jardin d'hiver avec un portrait XXL *(1,50 m sur 2,50 m)* du Kaiser en noir et blanc en plein match lors du premier triomphe du Bayern en C1 en 1974 contre l'Atlético de Madrid *(4-0, finale rejouée deux jours après un match nul 1-1 à l'issue d'une prolongation)*. C'est un modèle d'humilité et de simplicité."

"Franz *(Beckenbauer)* a été mon idole comme joueur et comme personnalité"
Matthias Sammer

Au milieu de ces évocations, son visage se crispe lorsqu'il revient sur sa fin de carrière, avec une infection à un genou liée à des bactéries. "On m'avait même dit que j'aurais pu en mourir ou être amputé d'une jambe. Finalement, je m'en suis bien sorti." S'il ne peut plus courir depuis de longues années, il peut encore se permettre de longues balades avec son chien, quelques tours de vélo dans la forêt bavaroise ou sur les bords de l'Isar, où il lui arrive de croiser Franck Ribéry pendant les trêves internationales.

Son agenda reste bien rempli. Conseiller du Borussia Dortmund où il se rend à chaque match à domicile, et parfois aux déplacements, il brille comme consultant vedette d'Amazon Prime Allemagne, qui retransmet chaque mardi une affiche de Ligue des champions. Il lui arrive même d'analyser les prestations du BVB. "Dans ce cas, je dois faire attention à ne pas en faire trop, mais je n'ai pas de mal à faire preuve d'objectivité."

Notre rendez-vous prend fin. Avant une séance photo d'une vingtaine de minutes, Sammer quitte le restaurant, salué par les serveurs, alors que les clients jettent un regard rapide sur le "Motzki" ("le râleur"). Avant de regagner son domicile, il souhaite nous montrer un lieu symbolique, l'endroit où Gerd Müller a été incinéré le 11 septembre 2021, à deux kilomètres de là, en pleine campagne. Là, il se recueille dans ce lieu où repose *der Bomber der Nation* (le bombardier de la nation). Dans une forme de communion entre grands. **A. Me.**

Matthias Hangst/Witters/Presse Sports - L'Équipe

Nom Watson
Prénom Gordon
Âge 48 ans
Pays Nouvelle-Zélande

Média OFC (Oceania Football Confederation) TV
Club préféré Glasgow Rangers
Nombre de participations au jury du BO 14

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur) 12/14

"JE NE PRÉTENDS PAS DÉTENIR LA RECETTE MAGIQUE"

"Après la publication du détail des votes en décembre, un journaliste a rapidement fait la remarque sur Twitter que j'avais trouvé pour la deuxième fois de suite les cinq finalistes dans l'ordre. Je dois dire qu'il a le sens du détail! Par la suite, des gens m'ont demandé les numéros gagnants du Loto ou encore de pronostiquer les chances d'éviter la relégation de leur club, mais je laisse ces mystères à Paul Le Poulpe ou autre. *(Rires.)* Je pense que, comme je vis dans un pays et une Confédération où le football n'est pas le sport numéro un, je prends très au sérieux la responsabilité qui m'incombe avant de faire mes choix.

Ici aussi, en Nouvelle-Zélande, on joue au football et les fans sont autant passionnés par le jeu, alors, participer au vote du Ballon d'Or n'est pas quelque chose que je prends à la légère. Je ne prétends pas détenir la recette magique et avoir toujours raison. Je ne pense pas d'ailleurs qu'avoir donné le quinté final dans l'ordre des deux dernières éditions *(Lionel Messi, Virgil van Dijk, Cristiano Ronaldo, Sadio Mané et Mohamed Salah en 2019; Lionel Messi, Robert Lewandowski, Jorginho, Karim Benzema et N'Golo Kanté en 2021)* me confère une compétence particulière.

"On m'a demandé les numéros gagnants du Loto"

J'essaie de regarder du football et de lire autant que possible. Non seulement pour m'informer de ce qui se passe partout dans le monde, mais également parce que cela me permet d'être un meilleur commentateur. Je dirais que je suis plutôt conservateur et analytique dans mon jugement. Cela dit, l'émotion est importante aussi, mais je ne vais pas faire pour le plaisir des choix délirants ou non conventionnels afin de faire les gros titres. J'ai tendance à faire mes sélections principalement en fonction de la forme du joueur, de ce qu'il accomplit avec son club et sa sélection, plutôt que de prendre des décisions arbitraires en fonction de mes préjugés.

Par exemple, pour 2021, Lionel Messi était mon choix sur la base de sa victoire avec l'Argentine en Copa America *(le premier titre majeur du joueur avec son équipe nationale).* Mais j'avais un instinct puissant pour Robert Lewandowski, encore plus avec l'édition 2020 annulée. Des fans du monde entier envoient des messages pour approuver ou critiquer un vote, généralement en fonction de leur passion et de leur préférence pour un joueur en particulier, ce que je peux accepter tant que leurs remarques sont mûrement réfléchies." **Luca Demange**

Illustration Laura Acquaviva

Tommaso Fabris, premier lauréat d'un BO - non officiel - version amateurs.

DR

L'HONNEUR DES SANS-GRADE

S'inspirant sommairement du Ballon d'Or, un site Internet italien décerne en douce une récompense réservée aux amateurs de la péninsule et une pour les semi-pros. Une transposition pittoresque.

Par Roberto Notarianni

Le premier contact ressemble à une blague potache. "Arrêtez de vous payer ma tête", s'exclame Tommaso Fabris en réponse à notre message sur WhatsApp. L'envoi d'un PDF de *FF* et quelques mots rassurants finissent par convaincre ce Vénitien âgé de 35 ans. Tommaso est né, a grandi et travaille à Venise, où il y exerce la profession la plus emblématique de la cité des Doges : celle de gondolier ! Mais, malgré l'extraordinaire attrait de cette ville bâtie sur l'eau, nous ne l'avons pas sollicité pour parler des trésors qui s'y trouvent ou encore des difficultés de circulation sur le Canal Grande.

Notre intérêt premier est évidemment footballistique. Tommaso Fabris est celui qui a ouvert voilà huit ans le palmarès du Pallone d'Oro Dilettanti, un simili Ballon d'Or réservé aux joueurs amateurs d'Italie.

Récompenser les joueurs du dimanche

L'appellation originale, celle de *France Football*, a régulièrement inspiré d'autres prix pour le haut niveau. Mais cet officieux Pallone d'Oro, lancé sans aucun agrément, a quelque chose de singulier. Il parle du football d'en bas, des compétitions à rayonnement régional. "L'idée nous est venue il y a presque dix ans, explique Filippo Salmaso, fondateur et administrateur de tuttocampo.it, le site web dédié au foot italien et particulièrement au monde des amateurs. Nous avons créé le site en 2006 et sommes basés à Padoue, en Vénétie. En 2014, nous avons lancé cette récompense pour les amateurs dans le but de leur assurer plus de visibilité. Et récompenser des joueurs qui, chaque dimanche, marchent uniquement à la passion."

Un projet ambitieux, compte tenu du champ d'action du projet. En effet, Tuttocampo s'attelle à récompenser des joueurs se situant entre le cinquième (Eccellenza) et le neuvième échelon italien (Terza Categoria), en excluant donc les footballeurs professionnels et les semi-professionnels (nous nous intéresserons à ces derniers un peu plus avant...).

La recette ? "Nous faisons un premier écrémage régional en nous appuyant sur nos dizaines de collaborateurs sur tout le territoire italien, poursuit Filippo Salmaso. En parallèle, nous sélectionnons les meilleurs éléments d'après des algorithmes intégrant les statistiques individuelles en match, mais aussi la présence sur les réseaux sociaux. Nous compilons une liste ensuite soumise aux internautes et nous obtenons un classement pour chaque région. Les meilleurs font à nouveau l'objet d'un vote, cette fois au plan national."

Ce système n'évite pas les votes à répétition, le lobbying des amis proches des candidats et un certain esprit de clocher. "L'essentiel réside ailleurs, estime le patron du site. Nous célébrons et donnons un coup de projecteur sur des joueurs de football talentueux, qui ne bénéficient en temps normal d'aucune médiatisation." Et ce Pallone d'Oro Dilettanti offre de •••

Tellement BO

••• belles histoires. À commencer par celle de Tommaso Fabris, le premier vainqueur, en 2014. La presse locale parle de "revanche sur le sort", de "miracle à Venise". C'est que le garçon revient de loin. Dix ans plus tôt, il a été victime d'un terrible accident sur un quai d'embarquement. Son pied gauche est écrasé par un vaporetto et Tommaso perd quatre orteils. À même pas 18 ans, il risque d'être estropié à vie. "Les médecins me disaient : « Tu pourras remarcher, mais en boitant. » Je ne les écoutais pas, se souvient l'intéressé. Dans ma chambre d'hôpital, je parlais tout seul : « Je m'en fous de marcher, de courir, je veux rejouer au foot ! » Je n'avais que ça à l'esprit. Après un mois d'hospitalisation, je me déplaçais avec des béquilles, un mois de plus et je m'en passais déjà. Je faisais de la rééducation tous les jours après l'école. Je me suis accroché. En à peine un an, je rejouais au foot !"

Tommaso, passé par les équipes de jeunes de Venise et Mestre, les deux gros clubs locaux, écume les formations du coin avant de se poser au Calcio Lido di Venezia, l'équipe de la bande de terre qui accueille la station balnéaire de la Sérénissime. Très efficace, le numéro 10 marque but sur but. En 2013-14, il s'impose comme meilleur réalisateur de sa poule de Seconda Categoria (actuelle D8 italienne), avec dix-huit unités, plus quelques autres en Coupe. Et démarre la saison suivante en trombe. Suffisant pour être intercepté par les radars de Tuttocampo et s'imposer avec 27 705 voix.

Dix ans avant son prix, Fabris avait perdu quatre orteils, écrasés par un vaporetto

Le bonhomme reçoit le trophée le 15 février 2015 devant son public du stade communal Helenio-Herrera, du nom du célèbre Franco-Argentin, entraîneur du mythique Inter des années 1960, vénitien d'adoption et de sépulture.

Le trophée remis par la fiancée de Pippo Inzaghi

La cérémonie est un petit événement. Une équipe de la chaîne Sky le suit pas à pas, depuis l'arrivée en ferry. Le trophée, une réplique grossière du Ballon d'Or, lui est remis par la correspondante de Tuttocampo Angela Robusti, actuelle fiancée de Pippo Inzaghi. Fabris honore ce sacre d'un doublé de la tête face à Vetrego. De quoi nourrir des regrets ? "Je reviens de loin et j'estime que le fait de rejouer vaut tous les plans de carrière, assure-t-il. En recevant le trophée, je me suis souvenu des premières frappes dans le ballon après l'accident, bonheur simple à l'oratoire de mon enfance. Une appréhension ? Après le premier coup reçu sur le pied opéré, tu n'y penses plus. Bon, c'est vrai que je suis droitier, mais j'ai aussi marqué du gauche depuis !"

Un vainqueur du Pallone d'Oro Dilettanti peut-il rêver de devenir pro ? "Comme tous les jeunes, nous en parlions entre potes. Mais, pour nous, jouer veut dire faire de gros sacrifices, surtout avec un métier aussi prenant et passionnant que celui de gondolier. Et les aléas de santé et les blessures à répétition à un genou ont fait le reste. L'essentiel, c'est l'amour du foot qui nous guide."

Même son de cloche chez Michele Zaffino, le dernier lauréat du trophée de Tuttocampo chez les amateurs, en 2019, en Calabre. "J'ai accueilli cette distinction comme un prix à tout le foot amateur, indique-t-il. J'évoluais dans le club de la Serrese, en Terza Categoria, quand je l'ai gagné et, à ce niveau, tout le monde se connaît. J'ai reçu des messages de félicitations de plein d'adversaires et l'on m'en parle encore régulièrement. L'autre jour, un jeune de 17 ans était à mon marquage. Il me lance : « Tu es Zaffino ? Ta réputation t'a précédé ! » À la fin du match, il a voulu que nous fassions une photo ensemble. Moi aussi, je considère que ce prix est la récompense de notre engagement, de notre passion. Le football à plein temps, j'y ai songé,

Dans l'enceinte du stade Helenio-Herrera, du nom du célèbre coach de l'Inter Milan des années 1960, Tommaso Fabris (sur les photos du bandeau supérieur) a reçu le premier Pallone d'Oro Dilettanti, en février 2015. De son côté, Massimiliano Marsili, formé à la Roma (à gauche, en blanc, en 2007), a reçu le prix pour la Serie D en 2020-21, sous les couleurs de Tarante (à droite).

DR - Andrea Staccioli/Inside/Panoramic

En 2019, Michele Zaffino (ci-dessous) a connu une année particulièrement faste. Le joueur de la Serrese, en Terza Categoria, a remporté le "Ballon d'Or" amateur après avoir ouvert une école de football avec son frère à destination des jeunes Calabrais.

effectuant des essais ici et là. Mais impossible de quitter ma petite ville. Et puis, je reste 100 % ballon : j'ai ouvert une école de foot avec mon frère en 2019. Une année inoubliable !"

Petite heure de gloire pour les lauréats

À cause du Covid et des fréquentes interruptions des compétitions pour les amateurs, il n'y a pas eu de nouveau lauréat depuis 2019, le prochain étant attendu pour la fin de l'année. "Soyons lucides, intervient Nicola Binda, le spécialiste du foot amateur à la *Gazzetta dello sport*. Ces prix valent surtout pour l'aspect sympathique, l'atmosphère bon enfant, plus que pour la rigueur du scrutin, avec le risque que les votants soient surtout les parents, les amis des amis." Pourtant, les trois premiers lauréats ont bénéficié de leur petite heure de gloire, avec couverture télé (Sky, puis la Rai). "C'est vrai que cela a donné un peu de visibilité au foot amateur, qui, je le rappelle, ne peut compter sur une épreuve comme la Coupe de France et ses épopées, admet Binda. Ici, il existe une Coupe à pratiquement chaque échelon ! Le danger, c'est la nette désaffection du public.

De Francesco Totti aux semi-pros de Serie D, Marsili a côtoyé les stars comme les anonymes

Entre les matches à la télé et les commerces ouverts sept jours sur sept, les gens ont autre chose à faire le dimanche et, avec le Covid, ils ont pris goût aux balades à vélo, aux randos. Après, dans quelques zones du Sud, la passion demeure : ils étaient plus de 5 000 pour un Barletta-Martina Franca en Eccellenza mi-février !"

Dans le souci de s'ouvrir à une plus large audience, Tuttocalcio organise depuis 2016 un prix semblable* en Serie D, un Pallone d'Oro chez les semi-pros, qui n'a, lui, pas été interrompu par le Covid. Si le prochain lauréat est attendu pour mai, le dernier en date se nomme Massimiliano Marsili, 34 ans, milieu de Tarante. Il a la particularité d'avoir été formé à la Roma et d'avoir joué en Serie A et en Coupe d'Italie.

"Les gens n'ont pas oublié et me demandent souvent de parler de mes relations avec Totti, Montella, Cassano, les stars que j'ai côtoyées alors", indique-t-il. Peut-on l'imaginer se laisser griser par un trophée en Serie D ? "Oui, et j'en suis très fier. Surtout que je le considère aussi comme un prix collectif, car mon succès se réfère à 2020-21, saison de la remontée en Serie C *(troisième échelon professionnel)*. C'est une joie double que d'être sacré à Tarante, ville entrée dans mon cœur, où je me suis installé voilà quinze ans en débarquant de Rome et où j'ai connu ma femme. Évidemment, je regrette le peu de médiatisation nationale de ce prix, et plus généralement de la Serie D. Ça ne m'empêche pas d'y accorder une grande importance. Je suis un compétiteur dans l'âme. Serie A, B, C ou D, l'implication est toujours maximale. C'est la valeur de ton travail qui est primée." Et une source d'émotions à l'état pur. "Je n'oublierai jamais la fierté et la joie dans les yeux de mes filles quand elles ont vu le trophée !" **R. N.**

* Le processus est différent des amateurs : une liste de 100 joueurs élaborée par coaches et dirigeants, soumise au vote des internautes puis réduite à 10.

DR

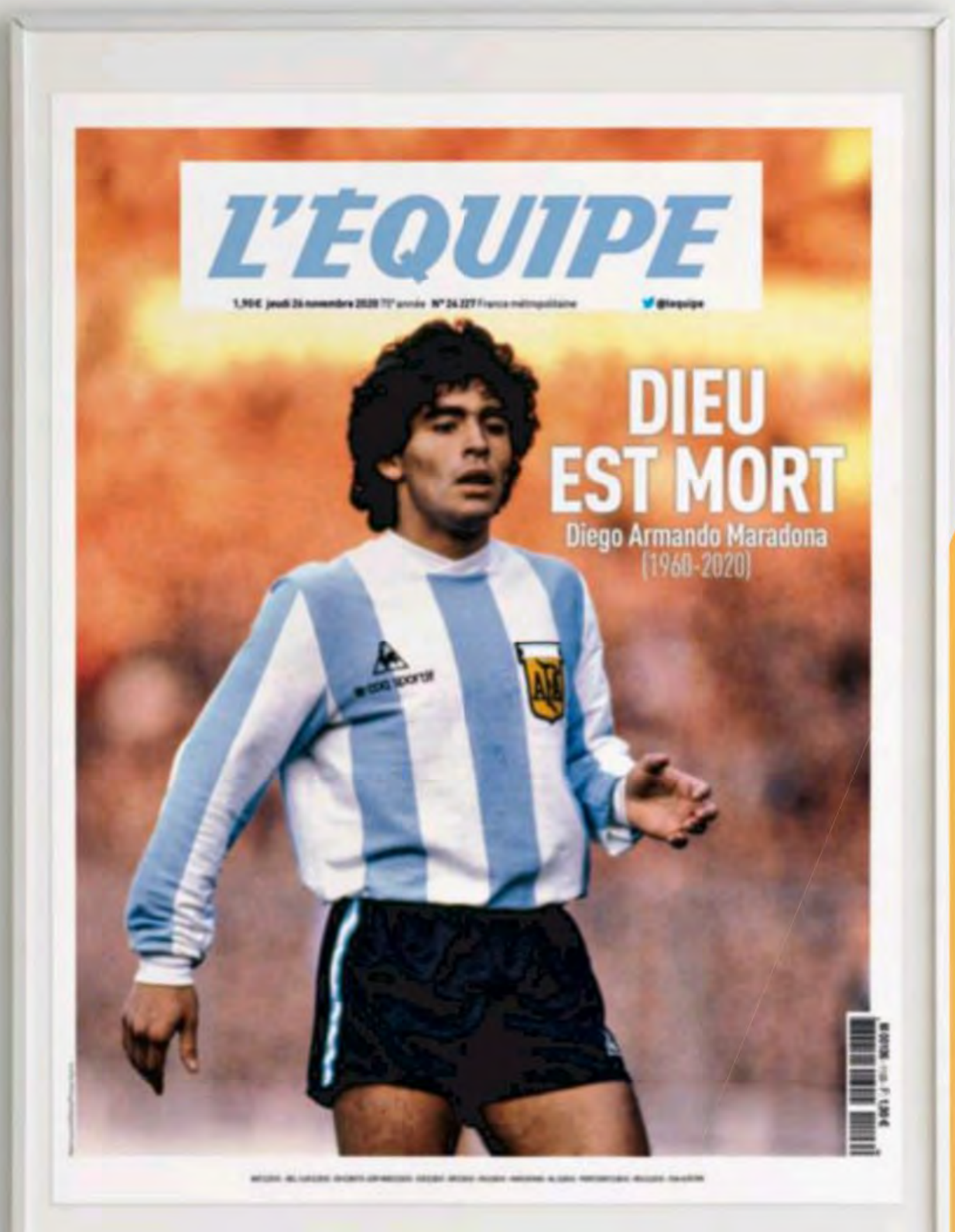
UN GÉNIE VENU D'UKRAINE

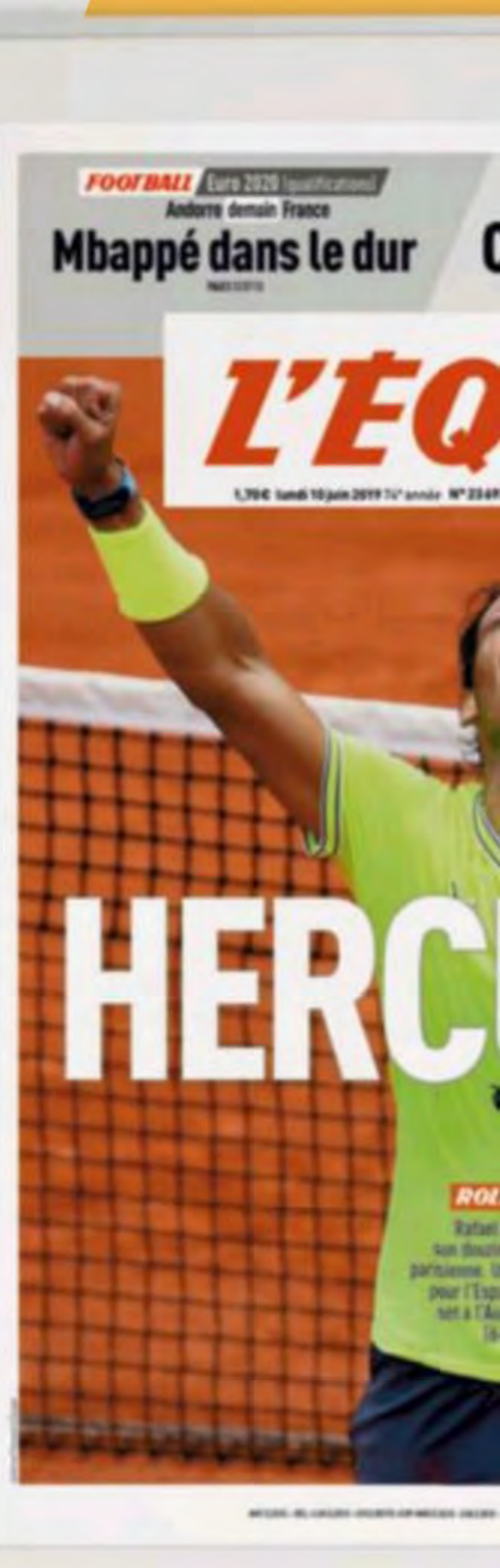
Fin juillet 1999, dans la maison des parents d'Andreï Chevtchenko, une photo d'archives est exposée dans le salon. Le fiston y reçoit déjà des honneurs. Dans sa dernière saison avec le Dynamo Kiev, "Cheva" vient de terminer meilleur buteur de la Ligue des champions et s'apprête à rejoindre l'AC Milan. En Italie, l'attaquant ukrainien remportera le Ballon d'Or en 2004.

Jérôme Prévost/L'Équipe

la boutique des Unes et Photos

L'ÉQUIPE



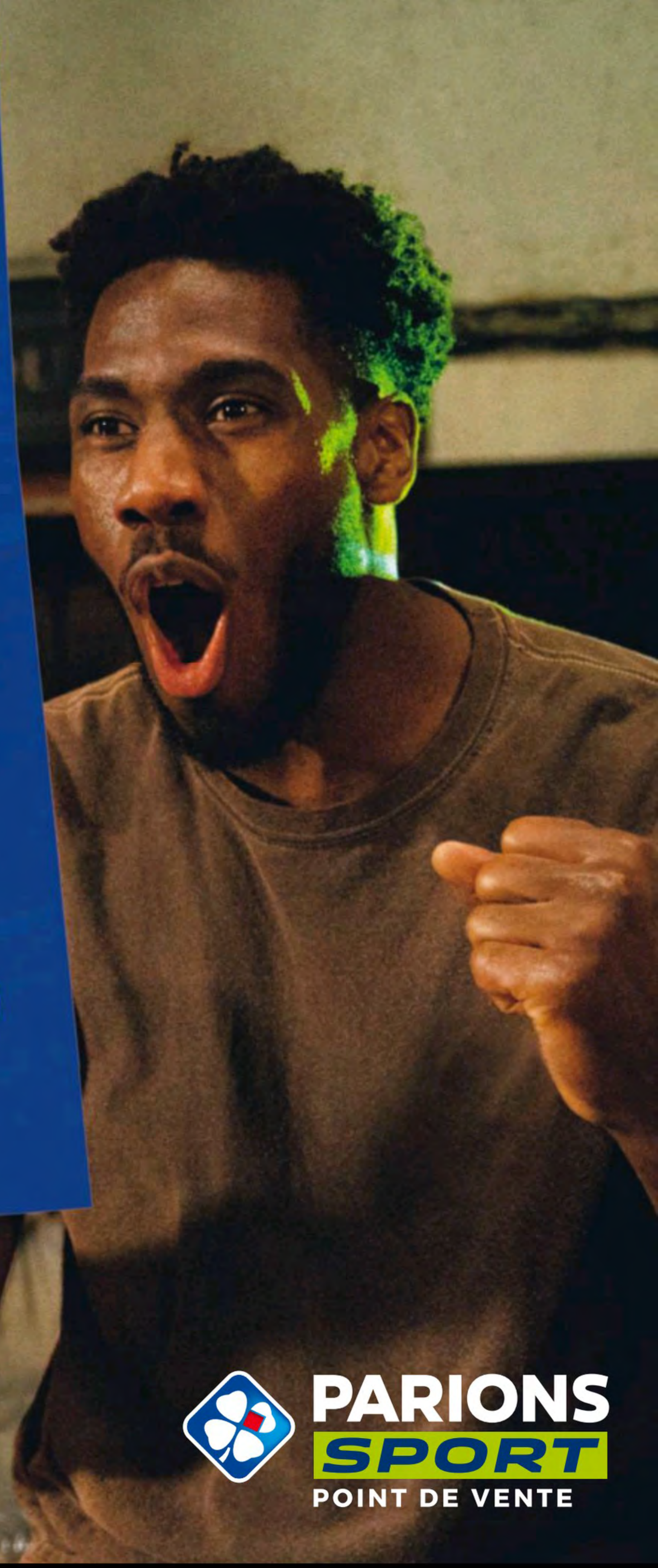


offrez-vous un moment d'histoire

commandez vos tirages des plus belles Unes
et photos du journal L'Équipe sur

unes-et-photos.lequipe.fr

ET SI PARIER C'ÉTAIT PLUS QUE PERDRE OU GAGNER ?



PARIONS SPORT
POINT DE VENTE

-18 ANS

RCS Nanterre B 315 065 292 - **ROSA PARIS**

JOUER COMPORTE DES RISQUES : ENDETTEMENT, DÉPENDANCE...
APPELEZ LE 09 74 75 13 13 (APPEL NON SURTAXÉ).